VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 2 JUIN 1914 NUMERO 3

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
VE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

CONGRES REGIONAL

La population française du Manitoba tiendra son congrès à Saint-Jean-Baptiste, le 1er juillet prochain. Trois questions y seront traitées: l'érection d'un monument au découvreur de l'Ouest, LaVérendrye, la colonisation française au Manitoba et l'établissement de caisses d'épargne dans tous les centres français du Manitoba.

La tenue d'un congrès provincial, en dehors de Winnipeg et Saint-Boniface, en pleine campagne, constitue une innovation. Elle inaugure ce qu'on pourrait appeler les congrès régionaux. Car quelque propagande qu'on fasse autour de ce congrès, il attirera plus particulièrement la population des régions qui avoisinent Saint-Jean-Baptiste. Du fait que l'assistance sera moindre qu'à un congrès tenu à Saint-Boniface, il n'en faut pas conclure qu'on y fera un travail moins efficace, moins fécond. Loin de là. Tout fait prévoir que ce congrès portera des fruits plus nombreux peut-être que tous ceux qui l'ont précédé. Si l'on en excepte la question du monument LaVérendrye qui se recommande à tous ceux qui parlent français, le reste du programme à être étudié à ce congrès est de toute première importance pour nos cultivateurs et nos paroisses françaises. Ce sont eux qui profiteront de la manière la plus directe d'une forte immigration française. Leurs cadres se rempliront, se compléteront. Augmentant en population, nos paroisses, du coup, grandiront en force et commanderont plus d'influence. Ce sont encore elles qui retireront le plus clair profit et le plus immédiat des caisses d'épargne dont ce congrès déterminera certainement la fondation en grand nombre.

Vraiment, dans les circonstances, on ne pouvait, pour tenir un congrès régional, choisir mieux que Saint-Jean-Baptiste. Outre que Saint-Jean-Baptiste est une des plus anciennes paroisses françaises du Manitoba et se trouve presque le centre d'une région française, c'est aussi la paroisse du plus ardent propagateur de l'oeuvre des caisses populaires au Manitoba, M. l'abbé St-Amant. Les congressistes qui iront à Saint-Jean-Baptiste, surtout ceux des paroisses environnantes, pourront saisir sur le vif le fonctionnement d'une de ces caisses populaires dont le Commandeur Desjardins dira, à ce congrès, la nature et l'histoire. La caisse de Saint-Jean-Baptiste fonctionne depuis assez longtemps et avec tant de succès que personne ne pourra douter de sa valeur. Outre l'importance de la caisse populaire, les congressistes pourront connaître celle de la caisse scolaire dont le but est d'inculquer à l'enfant la notion et le goût de l'épargne. Et nous souhaitons qu'à ce congrès l'on puisse communiquer aux congressistes les résultats obtenus en cette année, non seulement par la caisse scolaire de Saint-Jean-Baptiste, mais encore par celles de l'école Provencher de Saint-Boniface et de Le Pas. Cette dernière sera une excellente démonstration de la valeur de l'épargne scolaire. Elle démontrera ce que l'épargne du sou peut accomplir même dans les endroits les moins fortunés et qui ne font que s'ouvrir au progrès.

* * *

Par son programme, le congrès de Saint-Jean-Baptiste s'adresse donc tout particulièrement à nos paroisses françaises. Le plus clair du profit qui en résultera leur reviendra. Elles devront donc s'y faire représenter par de fortes délégations. Et le mieux, ce serait, pour tous ceux qui le peuvent, d'y aller, d'y assister et d'en suivre assidûment toutes les délibérations.

LA VRAIE RAISON

Gurdit Singh et ses quelques centaines d'Indous, venus directement de l'Inde, n'entreront pas en Colombie Anglaise. Le gouvernement s'est prévalu de l'ordre en conseil qui défend l'admission en Colombie Anglaise de tout ouvrier, quelle que soit sa race. Seuls quelques-uns des Indous que portait le Komagata Maru ont pu débarquer soit à titre de simples visiteurs ou encore d'anciens résidents.

C'est la non réussite du plus puissant effort que l'Indou ait encore fait pour pénétrer en Canada. Le riche Gurdit Singh, un patriote de la meilleure eau, n'avait rien épargné pour éluder toutes les restrictions apportées par le cabinet fédéral à la venue de ses compatriotes. Il avait à ses propres frais, c'est-à-dire à des milliers et des milliers de piastres, fréter le Komagata Maru et lui avait fait faire le trajet directement de l'Inde à Vancouver. Cela pour se conformer à l'ordre en conseil qui exige de tout immigrant indou de venir directement de sa patrie. En vain: d'autres ordres en conseil furent invoqués contre sa colonie d'Indous et mis en vigueur.

Ils retourneront chez eux mais la difficulté n'en sera pas pour cela résolue. Ce suprême échec, cette faillite d'un effort quasi fabuleux ne rendent que plus aigu et angoissant le problème de l'immigration orientale. Ils l'agrandissent et lui donnent toute son ampleur et toute son importance. Par leur retentissement et par leur nature, ils l'imposent à l'attention des autorités impériales. Lord Hardinge a déjà jeté le cri d'alarme. Il y a à peine dix jours, le *Times* de Londres déclarait que le problème de l'immigration orientale—de l'immigration indoue, tout particulièrement—était un problème impérial. Les journaux de la Colombie Anglaise sonnent la même note. Ils ne sont que l'écho de Sir Richard McBride qui disait, il y a peu, qu'il "fallait reconnaître que ces hommes (les Indous) sont des sujets britanniques."

* * *

Pourquoi alors prohiber leur entrée dans une autre partie de l'empire britannique?

Nombre de raisons ont été invoquées pour justifier cette exclusion: l'impossibilité, historiquement démontrée affirme-t-on, de fusionner orientaux et occidentaux, obstacles moraux, etc.... Il en est une autre qu'on avoue depuis peu: la raison économique. En réalité, elle est la seule vraie, la seule qui vaille. Toutes les autres ne furent que des paravents pour la cacher, la tenir dans l'ombre.

Le *Colonist*, le porte parole de Sir Richard McBride, l'avouait avec une grande franchise, ces jours derniers.

"Les Sikhs, disait-il, qui, il y a quelques années, grelottaient sur nos quais sont maintenant détenteurs de fermes, de terrains, de propriétés, d'automobiles, de chevaux; ils s'occupent d'industrie laitière, ont presque fait la conquête d'une branche du commerce de bois et se livrent à la spéculation dans l'immeuble. S'ils voulaient se coiffer, tailler leurs favoris et ne pas faire preuve d'un goût aussi égayant pour des ombrelles plutôt de mauvais ton, le peuple comprendrait tôt que des hommes qui ont accompli ce qu'ils ont fait en peu d'années pourraient, dans de justes circonstances et sans être favorisés, s'adapter aux conditions du commerce canadien avec une rapidité qui étonnerait le monde. Qu'on nous permette d'être franc. Nos motifs d'exclure l'Indou sont et qu'il n'est pas de notre race, et qu'il ne partage pas nos croyances—bien que d'aucuns qui font cette objection ne ploient point sous le faix de leurs idées religieuses—et qu'il est prêt à se faire le compétiteur du blanc dans toute industrie où il peut prendre pied."

The Province, un autre grand quotidien de la Colombie Anglaise, écrit:

"Ils (les Indous) peuvent vivre à trop bon marché pour notre bien-être et peuvent ainsi travailler pour un salaire beaucoup moindre. Ils abaisseront inévitablement le niveau de notre mode de vivre."

Un collaborateur de la *Fortnightly Review*, de Londres, le mois dernier, dans une étude sur "Le Japon et les Etats-Unis" sur l'aspect économique du problème de l'immigration orientale non seulement aux Etats-Unis, sur la côte du Pacifique, mais encore au Canada, constatait que c'est dans les classes ouvrières, pour lesquelles l'oriental—chinois, japonais ou indou—est un rude compétiteur—que se manifeste de la manière la plus violente l'opposition à l'immigration orientale.

En résumé, nous pouvons dire qu'il n'y a vraiment qu'une véritable objection à la venue des immigrants orientaux, tant aux Etats-Unis qu'au Canada. La raison économique, l'obligation de ne pas perturber les conditions du travail, de ne pas introduire d'éléments nouveaux qui bouleverseront les règles de la vie ouvrière.

C'est une question de défense personnelle pour les classes ouvrières, une question de vie ou de mort. Et contre un tel argument, rien ne prévaut, pas même la préservation de l'Empire.

FRANCAIS ET IRLANDAIS

Au Canada

(La Revue Française)

Aux coeurs vraiment chrétiens toutes les chrétientés paraissent également précieuses. Il en est une cependant qui occupe une place de choix dans nos affections: c'est l'Eglise du Canada, qui, toute modeste qu'elle semble, compte déjà trois siècles de fastes héroïques, et nous a offert, au Congrès eucharistique de Montréal, le spectacle d'une ferveur et d'une vitalité admirables.

Laissons d'abord parler les chiffres: les chiffres ne mentent pas; ils possèdent une éloquence qui en impose aux esprits les plus prévenus. Sur une population totale de 7,206,643 habitants, le recensement de 1911 au Canada a donné un ensemble de 2,921,548 catholiques. Les Canadiens français en représentent la principale force: plus de deux millions. Viennent ensuite les Irlandais qui n'approchent du demi-million que de fort loin. Le reste se compose surtout d'Allemands, d'Italiens, de Polonais, de Ruthènes et d'Indiens. Si donc à ces 500,000 Irlandais environ on oppose les 2 millions de Canadiens-français, si l'on considère que ceux-ci, en vertu du droit des premiers occupants, demeurent depuis trois cents ans les véritables possesseurs héréditaires de ce fief religieux, qu'ouvriers de la première heure, ils ont dû tout créer dans ce pays neuf et rude au milieu de populations barbares, que tous les chemins des missions furent arrosés du sang de leurs martyrs, que c'est Mgr de Laval dont le zèle apostolique a jeté les solides assises de cette magnifique chrétienté de Québec, mère de toutes les chrétientés de l'Amérique du Nord, il ne parait pas douteux que les catholiques de race française devraient exercer un rôle prépondérant proportionné aux services rendus comme à leur puissance numérique et morale. Et cependant il n'en est rien. Les Irlandais, dernière recrues du catholicisme canadien, dont ils constituent tout au plus un cinquième, partagent avec leurs coreligionnaires français, sinon les tâches les plus pénibles, du moins les postes les plus honoriques, et possèdent des sièges archiépiscopaux comme celui d'Ottawa, capitale de la Confédération, où cependant leur minorité semblait les empêcher de prétendre au premier rang.

Quand donc et dans quelles conditions s'est produite l'arrivée de ces émigrés d'Irlande au Canada? Quel accueil y ont-ils rencontré? Quelles relations entretiennent-ils avec leurs frères de langue française? C'est ce qu'il convient de montrer en ne laissant parler que les faits eux-mêmes.

Quel Français de France ne s'est apitoyé avec raison sur le sort de ces malheureux fils d'Erin, tourmentés depuis sept cents ans par leurs conquérants anglais, asservis, rançonnés, saignés sans merci, spoliés de tous leurs biens, de leur liberté, de leur idiome, de leurs terres, de leurs troupeaux, des instruments de travail nécessaires pour le commerce ou l'industrie? Nous avons tous frémi d'indignation au récit de ces évictions douloureuses qui ont forcé des millions d'habitants à s'expatrier dans toutes les colonies de la Grande-Bretagne. On estime que de 1791 à 1839 le Canada a reçu de 30,000 à 40,000 Irlandais. C'est dans la période de 1839 à 1849 qu'il a donné asile au plus grand nombre: 428,000, dit-on. C'est en effet l'époque de la Grande Famine qui causa tant de ravages et amena l'exode de la moitié de la population. Les fils des victimes, qui ne craignent pas d'évoquer ces souvenirs, nous peignent leurs pères chassés de la terre natale, décimés par la faim et la peste, entassés dans la cale des navires, où ils mouraient en foule: notamment, pendant l'été de 1847, la station de la Quarantaine à la Grosse-Ile ne vit pas moins de 7,000 décès, 50 par jour. C'est alors qu'à de si cruelles souffrances répondirent les dévouements les plus généreux. Les Canadiens français accueillirent les nouveaux venus à bras ouverts comme des frères de même croyance que Dieu leur envoyait. A Québec et à Montréal, ecclésiastiques et laïques rivalisèrent de zèle. Mgr Casault et Mgr Bourget se distinguèrent à la tête de leur clergé. Sur ce champ de bataille de la charité, 8 prêtres et 13 religieuses (sur 71 qui furent atteintes du typhus) firent le sacrifice de leur vie. Tous les habitants, plus particulièrement les mères canadiennes, se prodiguèrent sans compter pour veiller les malades, ensevelir les morts, abriter et nourrir les survivants, adopter les orphelins. Il existe encore à Saint-Boniface un bon nonagénaire, acteur et témoin de ces temps héroïques, le R. P. Dandurand. C'est lui qui, avec le R. P. Molloy, entoura de ses soins les plus empressés les infortunés étendus sous les tentes, au bord de la "Chaudière", sur l'emplacement actuel du Parlement fédéral. Aussi les relations s'établirent-elles d'abord, faciles et cordiales, entre ces deux races qui, réunies sous le drapeau d'un même maître, avaient également souffert pour la nationalité et pour la foi des ancêtres. Les journaux de l'époque nous rapportent des témoignages touchants de cette bonne entente. Le *Packet* du 26 juin 1847 nous apprend notamment la manière dont fut célébrée la fête de la Saint-Jean-Baptiste à Ottawa. "Après la messe, Irlandais et Canadiens français déambulèrent à travers les rues Sussex, Rideau et Saint-Patrice. Chaque groupe portait sa bannière, proclamant la paix, la charité et la tempérance. Les processionistes retournèrent à l'église et entonnèrent les chants: A la Claire fontaine et Saint-Patrick's day..."

Qu'est-ce que sont devenus ces émigrés d'Irlande et leurs descendants? Sans doute plus d'un, fidèle à son passé, a conservé la mémoire du coeur, et ne s'est pas séparé des amis que la Providence lui avait permis, à lui ou à ses ascendants, de trouver dans la détresse. Mais combien, hélas! séduits par l'attrait de l'argent ou du pouvoir, ont oublié le drapeau vert d'Erin avec la harpe et les trois tours, et le spectre meurtri de la "Shan van Vocht", de la "Pauvre vieille femme"! Combien ont oublié les misères, les tortures et les luttes de la sainte patrie, ainsi que l'ancien adage des pères agonisants qui répétaient à leurs enfants: "Souvenez-vous de votre âme et de votre liberté!" Combien même, (la moitié, dit-on, au Canada—quinze ou vingt millions aux Etats-Unis), par la facilité des mariages mixtes, ont "apostasié", ont trahi la religion pour laquelle leurs ancêtres n'avaient pas craint de verser le sang du martyre! Combien surtout ont oublié, avec les gloires communes de Fontenoy et de Lawfeld, les 500,000 des leurs tombés dans toutes les guerres pour le drapeau fleurdelisé, et l'antique devise, expression de leur noble attachement à la France qui avait toujours cherché à adoucir leurs maux: Semper et ubique fidelis! Et voici la chose invraisemblable, mais pourtant réelle et douloureuse qu'il faut qu'on sache bien en France: les fils des vaincus, à qui fut ravi leur idiome, le gaélique, prétendent imposer l'usage exclusif de l'anglais, la langue de leurs vainqueurs, à leurs coreligionnaires de sang français, qui cependant ne leur ont jamais fait que du bien!

On comprend très aisément que le gouvernement d'Ontario, obéissant aux voeux des "Orangistes", qui craignent de voir leur province devenir, comme Québec, catholique en même temps que française, ait cherché depuis 1812 à limiter, à supprimer presque l'enseignement du français, comme à décréter la surveillance d'inspecteurs protestants anglais dans toutes les écoles séparées. Cela peut être contraire à toute équité comme à l'esprit de la Constitution fédérale de 1867; c'est cependant très naturel, très humain que les vieux ennemis du catholicisme poursuivent de haine héréditaire tout ce qui peut servir à l'expansion de l'Eglise qu'ils abhorent. Mais que faut-il penser de ces représentants des intérêts catholiques, prélats ou prêtres d'origine irlandaise, qui, au mépris des instructions pontificalles elles-mêmes, manifestent ouvertement leurs préférences pour l'enseignement public et neutre, ou dans leurs propres journaux, encouragent la persécution protestante contre l'école indépendante et catholique, parce que celle-ci réclame le maintien des deux langues? Que penser de ces pasteurs imprudents qui, en s'affirmant les agents les plus passionnés de l'anglicisation, préparent sans doute au sein de leur Eglise des défections nouvelles qu'eût évitées la conservation de la langue française, la première des langues d'Europe qui se soit parlée dans l'Amérique du Nord, et du reste reconnue l'égale de l'anglaise dans la confédération bilingue du Canada? On est heureux de constater que quelques voix d'Irlande ont fait entendre leurs généreuses protestations, comme celles du vénérable abbé Quinn, du docteur Kennedy, président de la Société Saint-Patrick, de MM. Thomas O'Hagan, Armstrong, Freeland, Foran, Phalen, des rédacteurs du *Casket*, d'Antigonish (Nouvelle-Ecosse), ou de la *Northwest Review*, de Winnipeg (Manitoba). Mais pourquoi faut ajouter que les partisans du *fair play*, du "franc jeu" ou de la justice, ne constituent chez les catholiques irlandais, surtout chez leurs chefs, qu'une honorable minorité?

On souhaiterait chez un certain nombre moins de prévention et d'hostilité avengle, chez la plupart moins d'indifférence avec plus d'esprit de charité. N'existe-t-il pas entre catholiques canadiens des deux langues des raisons de sympathie mutuelle? Le grand apôtre de l'Irlande, saint Patrice, n'était-il pas originaire des Gaules? La France chrétienne n'a-t-elle pas toujours regardé l'Irlande comme un soeur qu'elle s'est efforcée de secourir? Canadiens français et Irlandais ne représentent-ils pas deux nationalités de même croyance, également soumises à la loi britannique, et qui, au lieu de se combattre, devraient puiser des motifs de rapprochement dans la similitude de leurs épreuves anciennes?

Que les Irlandais du Canada veuillent bien songer aussi à ce qui se passe en ce moment même en Irlande, où, depuis 1893, date de fondation de la ligue gaélique, on assiste à une véritable résurrection de la langue irlandaise, encouragée surtout par les prêtres dans toutes les écoles. Quand donc les prêtres irlandais d'Irlande travaillent activement à développer l'enseignement bilingues dans leur pays, les prêtres irlandais du Canada peuvent-ils trouver que les Canadiens français ont tort de réclamer le droit de faire apprendre avec l'anglais à leurs enfants la langue de leurs pères dans les écoles qu'ils entretiennent de leurs deniers?

Et puis, ce qui pour des catholiques doit l'emporter sur toutre considération, c'est l'avantage de l'Eglise, à laquelle ils se glorifient d'appartenir. Et donc, si à l'heure présente on compte au Canada plus de deux millions de catholiques français, si, à n'en pas douter, c'est leur langue qui est restée la plus sûre protectrice de leur Credo, les catholiques irlandais, non contents de respecter ce que leurs coreligionnaires peuvent avoir de plus cher, devraient les aider à défendre leurs droits en même temps que le principe de l'école libre, conservatrice de l'âme catholique. Peut-on mieux conclure qu'en rappelant avec un bon Irlandais, ami de la paix et de l'union, la vieille légende de la cloche, où deux métaux différents avaient dû se fondre et s'allier pour n'émettre qu'un même son harmonieux. Les Irlandais du Canada ne devraient-ils pas d'ailleurs comprendre qu'il leur sied de se montrer encore plus justes et conciliants, au moment même où le ministère libéral s'apprête à faire cesser enfin, avec l'action du Home Rule, la vieille persécution de leurs frères catholiques d'Irlande.

Jean Disler.

LE FREE PRESS ET LANGLOIS

"La vérité, c'est qu'en choisissant M. Godfroy Langlois pour le représenter en Belgique, le gouvernement Gouin a choisi un Canadien-français tout à fait capable et brillant. M. Langlois, c'est vrai, a été un rude lutteur, mais il a toujours combattu *loyalement, sincèrement et drapeau au vent.* A M. Godfroy Langlois, plus qu'à tout autre., est dû le nouvel esprit en matière d'éducation qui anime le Québec. Assurément, les services rendus par M. Langlois à l'éducation populaire dans sa province natale sont tels qu'ils ne se peuvent récompenser totalement. Son nom sera béni de générations à naître". La *Free Press*, 29 mai.

L'épiscopat de Québec a condamné la feuille de Godfroy Langlois et les doctrines qu'il prônait. Pour nos lecteurs, cela suffit à les renseigner sur le rôle joué par ce petit personnage.

Si ce n'était que la *Free Press* veut le poser en grand homme, en grand réformateur, victime de ses principes et de la "tyrannie" du clergé québecois, nous ferions silence sur l'article que notre confrère consacre aux journaux français, en particulier à l'*Action Sociale*, qui ont blâmé la nomination de Langlois.

* * *

Godfroy Langlois, un brillant Canadien-français! Il a dépassé déjà la cinquantaine et que laisse-t-il? Une carrière, passée dans les salles de rédaction, dans les intrigues des loges, et qui se termine par la conquête d'un rond de cuir.

Un Langlois se battant "loyalement, sincèrement et drapeau au vent"! Qui a connu cela dans dans Québec? "Un dénigreur", selon le mot de sir Lomer Gouin. Jamais Godfroy Langlois n'a osé arborer son drapeau, dire ce qu'il était. Battant en brèche la doctrine catholique au point de voir son organe interdit par les évêques, il ne s'en prétendait pas moins catholique. C'est comme tel qu'il se présentait à ses lecteurs. Il n'a jamais dit qu'il était un radical, il n'a jamais eu le courage de déclarer qu'il n'était pas de l'église. Il savait qu'enlever son masque signifierait la ruine.

Il faut être du *Free Press* pour découvrir que Langlois a fait naître un nouvel esprit dans Québec en matière d'éducation. Langlois a calomnié sa province, il s'est plu, pour se poser en réformateur aux yeux des Canadiens anglais, à traiter les siens de crétins, d'ignorants, d'arriérés. Il a tronqué et faussé les statistiques officielles pour donner une apparence de vérité à ses calomnies. Tour à tour, M. Tellier, chef de l'opposition, Sir Lomer Gouin et M. Henri Bourassa l'ont convaincu de mensonge et d'ignorance crasse. Le dernier congrès de Jeunesse Catholique, aux Trois-Rivières, a porté le dernier coup à sa campagne avec son enquête sur la situation scolaire dans Québec.

* * *

D'ailleurs, la fin de Langlois est le couronnement de toute sa carrière. Il finit dans un fromage, dans une grasse sinécure. Il tient si peu aux réformes qu'il prônait qu'il les abandonne pour un poste auquel sont attachés des émoluments de quelques milliers de piastres.

UN APPEL

Le Pas, 25 mai 1914.

A la rédaction de
la *Liberté*.

Messieurs,

A la veille de retourner à Norway House où l'obéissance m'envoit, laissez-moi par le moyen de votre intéressant journal faire appel aux catholiques canadiens qui s'intéressent à nos missions.

Mgr Charlebois, si pauvre de missionnaires et si dépourvu de ressources pour son immense vicariat qui est, dit-on, le plus grand du monde, ne peut venir au secours spirituel de nombreux sauvages qui dans ce vaste district du Keewatin lui demandent des missionnaires.

J'y ai fondé moi-même trois missions: Fort Nelson, (ne pas confondre avec Port Nelson), Cross Lake et Norway House.

Celle-ci est la dernière fondée. Le R. P. Lecoq était là depuis, je crois, quatre ans, avec deux frères convers et quatre Soeurs Oblates. Le département indien du gouvernement vient d'accorder une grande école pensionnat pour les enfants indiens catholiques des réserves en ce pays. Mais c'est à Cross Lake et non à Norway House que doit se bâtir cette école.

Alors tout le personnel de la Mission de Norway House lève le camp et va à Cross Lake. Mais qui va le remplacer à Norway House, au chef-lieu du district?

Mgr Charlebois n'a pas un seul jeune missionaire à disposer; y en avait-il un, il lui faudrait nécessairement la connaissance de la langue au milieu de plus de mille sauvages.

A peu près invalide j'avais quitté l'automne dernier ces parages où il m'était impossible de voyager en hiver pour mon ministère. Mais touché et effrayé du délaissement de nos quelques catholiques de Norway House et dans l'espoir de convertir d'autres pauvres égarés qui m'ont tant de fois prié de les instruire, je suis heureux d'y être renvoyé par mes supérieurs.

Lisez ce qui se passe en ces vastes pays des Maskégons de la Baie d'Hudson, dans le troisième volume de "l'Histoire de l'Eglise Catholique" du R. P. Morice, et vous aurez une idée du champ immense ouvert à notre zèle.

Voudriez-vous, pour la gloire de Dieu et l'amour des âmes, faire quelque chose pour nous aider avec aumônes, des honoraires de messe et même avec des dons en nature, comme des effets de seconde main avec lesquels nous pouvons payer quelques-unes de nos dépenses pour notre résidence, nos voyages et aussi être à même de secourir quelquefois des pauvres, des vieux et des orphelins, même des malades.

Nous nous souviendrons à l'autel de tous nos bienfaiteurs.

E. Bonnald, o.m.i.

Chirurgie aimable.

Un prince de la science conseille à l'un de ses malades de se soumettre à nous ne savons plus quelle opération.

—Est-elle bien douloureuse? demande le malade.

—Pas pour le patient, répond le docteur, on l'endort; mais elle est très douloureuse pour l'opérateur.

—Comment!

—Nous souffrons de l'anxiété! Pensez donc, elle réussit une fois sur cent!

DANS LE MONDE

IL TUE SA FEMME

"Je suis satisfait; j'ai fait le coup"

Manchester, N. H., 28.—Jean Omer St Denis, âgé d'environ 35 ans, 407 rue Shasta, a tué sa femme, à 3 heures hier après-midi, en lui tirant quatre balles de revolver dans le corps. Le motif de ce crime horrible n'est pas connu, mais la police a déclaré que St-Denis a déjà été condamné pour avoir battu celle qu'il vient de tuer et qu'il l'avait, à plusieurs reprises, menacée de mort.

L'assassin fut saisi immédiatement après son crime et maintenu par Joseph Voghel, voiturier du No. 9 rue Mast jusqu'à l'arrivée de la police.

St-Denis et sa femme étaient séparés depuis quelque temps et sa femme, née Dalpé, demeurait chez ses parents, rue Mast, et c'est là que le meurtrier est allé commettre son crime.

Dès que la police eut été avertie, les inspecteurs Moher et Callaghen, conduits par le chauffeur Freeman, se rendirent sur le théâtre du drame, dans l'ambulance. A leur arrivée, cependant, la victime avait cessé de vivre et il est probable que la mort a été instanée.

Le meurtrier s'est servi d'un revolver calibre 32. Il contenait cinq cartouches dont quatre avaient été brûlées. Dans une poche de l'habit de St-Denis se trouvaient six autres cartouches à balle et du même calibre.

St-Denis avait prémédité son crime, car on a trouvé sur sa personne, écrits sur l'envers d'une feuille de papier à lettre, venant d'un avocat, les mots qui suivent, tracés au crayon, en langue anglaise: A ma mère et à mon frère: "I am satisfied, I have done the job." "Je suis satisfait, j'ai fait le coup". Ce billet porterait à croire que St-Denis avait l'intention de se faire justice à lui-même, mais que le courage lui a manqué à la dernière minute.

Les inspecteurs de police ayant passé les menottes aux mains de leur prisonnier et s'étant assurés que la femme était morte, s'apprêtèrent à amener St-Denis au poste de la rue Chestnut. St-Denis dit aux inspecteurs: "On peut me pendre dès maintenant."

Puis, regardant sa victime, il dit: "Je mourrais pour toi, fillette." Enfin, s'adressant à l'inspecteur Callahan, il le pria de relever le corps de sa femme, afin qu'il pût lui donner un dernier baiser.

St-Denis fut arrêté ici, la dernière fois, le 30 janvier, dans la nuit, sur la plainte de sa femme qui l'accusait de l'avoir battue. Il fut trouvé coupable et condamné à $5 d'amende, et aux frais, $5.39.

Le médecin Watson fit les constatations d'usage. Après de soigneuses perquisitions sur sa personne, l'assassin a été écroué dans une cellule du poste. Le meurtrier avait une mauvaise réputation, et il avait eu souvent maille à partir avec la police.

DISTRIBUTION DES CHAPEAUX CARDINALICES

Une imposante cérémonie au Vatican.

Rom, 28.—Un consistoire public a eu lieu aujourd'hui, au Vatican, et les chapeaux rouges ont été distribués aux nouveaux cardinaux qui sont à Rome. Au nombre de ces princes de l'Église est Son Eminence le cardinal Bégin, archevêque de Québec. Des milliers de personnes ont assisté au consistoire public. Une mission spéciale sera chargée de porter la barrette aux cardinaux absents.

Les cérémonies d'aujourd'hui ont été fort impressionnantes et les nouveaux cardinaux, en se rendant au Vatican, ont reçu les hommages de milliers de personnes. La procession pontificale et les cérémonies qui la suivirent ont été imposantes. Le souverain pontife était entouré des hauts personnages ecclésiastiques, militaires et civils et le spectacle était impressionnant. Après le consistoire les anciens et nouveaux cardinaux se sont réunis dans la chapelle Sixtine où eut lieu l'échange des félicitations et des remerciements, puis ils se sont rendus dans la salle du consistoire. Là le Saint-Père a distribué les anneaux aux nouveaux cardinaux, à qui il a accordé officiellement les privilèges auxquels leur dignité donne droit. Ensuite, le Pape a fait le choix des églises titulaires.

On sait que, lundi dernier, au consistoire secret, treize nouveaux cardinaux ont été élus.

Le pape paraissait bien portant aujourd'hui.



Les Américains ont tiré grand profit de l'observation par l'aéroplane depuis les débuts des hostilités au Mexique. Ils ont pu ainsi reconnaitre les positions de l'ennemi et éviter toute surprise. La partie supérieure de cette gravure nous montre un aéroplane américain revenant d'un voyage d'exploration en territoire ennemi et prêt à prendre terre. Dans le bas, nous voyons le lieutenant Mustin rendant compte au général Funston des renseignements recueillis en aéroplane.

IL Y A DES JUGES A LONDES

Un prince condamné à payer l'amende

Londres, 28.—Le prince Victor de Battenberg, fils de la princesse Henri de Battenberg, connue sous le nom de princesse Béatrice, et frère de la reine d'Espagne, s'est vu condamner, par la cour, à payer une amende de 75 francs pour excès de vitesse en automobile.

Emmené par la police à Hampton Court, il reçut la semonce qu'il méritait au palais de Kensington.

Il s'en est tiré avec une légère amende, car c'était la première fois qu'il se trouvait en contravention.

CONDAMNEE A MORT

Une Italienne mourra sur la chaise électrique

New-York, 30.—Pour la première fois, dans le Bronx, une condamnation à mort a été prononcée contre une femme: Mme Ferola a été condamnée à passer sur la chaise électrique dans la semaine commençant le 6 juillet, pour avoir assassiné le 2 décembre dernier un Italien, M. Carmelo Conestrale.

Mme Ferola est également d'origine italienne, et pendant toute la durée des débats, on dut avoir recours à un interprète. C'est sans émotion apparente que la meurtrière écouta la lecture du verdict. Comme on lui demandait si elle avait quelque chose à dire, elle répondit:

"La seule chose que je vous demande est de laisser ma petite fille passer avec moi la journée, avant mon départ."

Depuis son arrestation, Mme Ferola n'a vu qu'une seule fois sa fille, qui est âgée de 10 ans. Le juge Davis ordonna au shérif d'aller chercher la fillette et de la conduire dans la cellule de sa mère pour qu'elles puissent passer le restant de la journée ensemble.

Bien que n'étant âgée que de 45 ans, Mme Ferola est déjà grand'mère. Son fils aîné, âgé de 28 ans, est père d'un enfant de trois ans.

Mme Ferola et Canestrale vivaient ensemble, 529 Morris avenue, dans le Bronx. Bien que la meurtrière fût deux fois plus âgée que sa victime, ils devaient se marier.

Quelqu'un ayant dit à Mme Ferola que Conestrale se moquait d'elle et n'avait nullement l'intention de l'épouser, la malheureuse femme, affolée, se porta à sa rencontre sur le pont de la 149e rue et lui porta plusieurs coups avec un énorme couteau de cuisine, l'étendant raide mort.

La salle d'audience était bondée: on y remarquait de nombreuses femmes.

L'avocat a demandé l'annulation de la procédure, se basant sur un fait nouveau.

Si Mme Ferola est exécutée, elle sera la seconde femme de New-York qui passera sur la chaise électrique et la quatrième de l'Etat de New-York.

UNE AFFAIRE MYSTERIEUSE

Une jeune femme meurt sans dire un mot.

Montréal, 28.—Est-on en présence d'une tentative de meurtre ou d'un simple accident C'est cette question embarrassante que se pose la police devant l'aventure d'une femme qui, après avoir été deux heures inconsciente à l'hôpital a tout à coup repris ses sens, filé comme si rien n'était sans que ses gardiens puissent la retenir. Pourtant un instant auparavant elle tombait, ou était jetée, certaines personnes croient à cette hypothèse, du premier étage de la maison portant le No. 507 rue Cadieux. La femme, qui a nom Julia Munster, recueillie par les passants, se fit transporter d'urgence à l'Hôpital Général, où l'on constata qu'elle souffrait de plusieurs lésions assez graves. Comme elle était évanouie on la déposa sur un sofa au dispensaire avant de la transporter dans une salle. Pendant deux heures on la frotta à l'alcool et on lui fit sentir des sels. Tout à coup elle se leva et partit comme nous venons de le dire plus haut. Une enquête est ouverte par la police.

Les dix-sept marins américains tués à Vera Cruz ont eu de véritables funérailles nationales. Leurs cadavres transportés à New-York, dans des bières recouvertes du drapeau étoilé, ont été débarqués en grande pompe militaire au milieu d'une foule énorme. On voit dans cette gravure l'imposant cortège traversant le pont de Brooklynn.

ARRESTATION A FLORENCE

On croit tenir le meurtrier de Mme Flavelle

Florence, 27.—La police a arrêté aujourd'hui un étudiant de l'Institut des sciences sociales, Pietro Rossi, soupçonné d'être l'auteur de l'attentat contre Mme Flavelle, que l'on trouva gravement blessée dans un train, il y a deux jours.

Après avoir protesté contre son arrestation, Rossi, pressé de questions, finit par entrer dans la voie des aveux.

"Je suis étudiant à l'Institut des sciences sociales, déclara-t-il; j'ai 24 ans. J'avais perdu au jeu tout l'argent que je possédais et me rendais à Monte Pulciano pour faire part à ma famille de ma situation.

"Dans le train, j'aperçus une femme âgée qui semblait déjà avoir un pied dans la tombe et n'avoir plus besoin de sa richesse. La vue de cette femme, bien habillée, me tenta et je me jetai sur elle pour lui arracher son sac. Je n'aurais pas essayé de la tuer si elle n'avait pas crié. Mais, en entendant ses cris je perdis la tête et fis feu."

La condition de Mme Flavelle s'est améliorée et les docteurs ont déclaré qu'elle survivrait probablement à sa blessure, si sa constitution est assez forte pour supporter la grande perte de sang qu'elle a subie.



Portrait du général Funston, commandant des troupes américaines débarquées à Vera Cruz. C'est lui qui commandera les troupes dans leur marche sur Mexico si la paix n'est pas conclue par les délégués à Niagara Falls. Cette photographie a été prise aux quartiers généraux du général Funston. On aperçoit facilement les dégâts causés par le bombardement de la part des navires américains.

LES SUFFRAGETTES ANGLAISES

La foule demande qu'on les jette à l'eau.

Londres, 27.—Les suffragettes ont de nouveau donné du fil à retordre à la police, mais elles ont été, elles aussi, parfois, rudement traitées.

Les suffragettes avaient formé un cortège qui se mit en marche de Canning vers Victoria Park. En route, elles furent rejointes par Sylvia Pankhurst, qui s'était fait enchaîner avec quinze de ses amies.

La police laissa le cortège marcher jusqu'à l'entrée du parc, mais là elle l'arrêta, non toutefois sans avoir, par une manoeuvre adroite, laissé entrer Sylvia Pankhurst et celles qui étaient reliées à elle par la chaine. Les portes du parc furent alors refermées.

Les quinze suffragettes ainsi prises au piège résistèrent vigoureusement à la police, mais celle-ci ne tarda pas à avoir le dessus. La chaine fut rompue et Sylvia Pankhurst fut arrêtée, tandis que ses compagnes étaient laissées en liberté.

Hors du parc, une bataille furieuse s'était livrée entre suffragettes et antisuffragistes et la police eut beaucoup de peine à rétablir l'ordre.

A Hampstead Heath, les suffragettes durent en appeler à la police pour les protéger contre une foule d'antisuffragistes qui avait envahi leur estrade en criant: "A l'eau! Nous leur apprendrons à insulter le roi!" La police parvint à conduire les suffragettes en lieu sûr.

A l'abbaye de Westminster et à la cathédrale de Newcastle, les suffragettes se livrèrent aussi à diverses démonstrations. Des prières furent dites pour Mme Pankhurst; des protestations se firent entendre contre le silence de l'église à propos de l'alimentation forcée et l'évêque qui prêchait fut interrompu par des suffragettes qui lui demandaient d'empêcher qu'on ne torturât les femmes.

Des protestations s'élevèrent quand on expulsa quelques militantes et il y eut des cris de: "Honte à l'Église!"

Département des patrons



Ce tablier est presque un vêtement. Il comprend une taille courte, genre empire, et la jupe entoure tout le corps. Il ferme au milieu du dos et sur les côtés a deux poches ajoutées. Le meilleur tissu pour ce tablier est le gingham, le calico et nombre d'autres tissus.

Le patron No. 6,649 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande 4½ verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Voici un joli modèle pour enfants en bas âge. Ce vêtement à longue taille a un panneau sur le devant. Les manches et le corps ne font qu'un. Le cou est orné d'un large collet. La jupe en un morceau tient à la blouse et leur rencontre se déguise sous une jolie ceinture. La batiste, les linons etc., conviennent très bien pour ce genre de vêtement.

Le patron No. 6,639 est pour enfants de 2, 4, 6 et 8 ans. La grandeur moyenne demande 1¾ verge d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

EXPLOITS DE SUFFRAGETTES

Un portrait du roi est lacéré. Deux bombes placées à Glasgow.

Edinbourg, 26.—Une suffragette a lacéré, à l'Académie royale d'Ecosse, un magnifique portrait du roi Georges, peint par Levery. La suffragette a été arrêtée.

* * *

Glasgow, 26.—Deux bombes qui, si elles avaient fait explosion, auraient privé la partie de la ville d'eau potable, ont été trouvées près de la conduite principale des eaux de Loch Katrine.

Un sac de femme trouvé près de l'endroit de l'attentat, portant une étiquette marquée: "Protestation contre l'arrestation de Mme Pankhurst", montre que l'on se trouve, une fois de plus, en présence d'un exploit d'une féministe militante.

* * *

Londres, 26.—Vingt détectives de Scotland Yard ont opéré une descente dans les bureaux du "Syndicat féministe social et politique".

C'est sur ordre du ministère de l'intérieur que cette perquisition a eu lieu. Les femmes qui se trouvaient dans les bureaux ont été expulsées et arrêtées. Toute la correspondance et la comptabilité ont été saisies.

C'est la deuxième fois qu'une perquisition est faite dans les bureaux du syndicat féministe.

La suffragette qui lacéra le tableau de Bellini a comparu aujourd'hui devant le tribunal de Bow street. Sa conduite fut telle que le juge dut renoncer à l'entendre.

Le secrétaire de la National Gallery a affirmé que les dégâts faits aux tableaux ne se monteraient pas à plus de 2,500 francs, tous pouvant être restaurés.

REGNE EPHEMERE

Le prince d'Albanie est déjà chassé de sa capitale

Londres, 27.—Des dépêches d'Albanie indiquent que la capitale de la nouvelle principauté est menacée d'être attaqué par les partisans d'Essad pacha, récemment arrêté et déporté en Italie.

Une révolution s'est déclarée à Tirana, à l'est de Durazzo, et les troupes du gouvernement ont essuyé une défaite. Une colonne de 5,000 rebelles s'avancerait, dit-on, sur Durazzo, pendant qu'à Kavaïa, ville située à 20 kilomètres au sud de la capitale, les insurgés ont arboré le drapeau turc.

L'Autriche et l'Italie ont l'intention d'envoyer des troupes à Durazzo pour rétablir l'ordre.

* * *

Durazzo (Albanie), 23, soir.—A cinq heures, cet après-midi, les insurgés étaient en vue de la ville.

Le prince Guillaume, la princesse et leur suite se sont réfugiés à bord d'un navire de guerre italien.

* * *

Pola (Autriche), 23.—Une dépêche sans fil envoyée par le croiseur autrichien "Szitgetvar", mouillé au large de Durazzo, dit que les partisans d'Essad pacha ont commencé l'attaque de la capitale albanaise.

ELECTIONS EN BELGIQUE

Le renouvellement de la moitié de la chambre

Bruxelles, 27.—Les élections des 88 membres de la chambre des députés qui ont eu lieu hier dans la province de Liège, de Limbourg, de Hainaut et des Flandres de l'est, mais aucun parti ne l'a emporté sur un autre, le parti clérical ayant comme auparavant conservé la majorité.

Parmi les candidats élus, on compte quarante et un cléricaux, vingt libéraux, vingt-six socialistes et un démocrate chrétien.

Les socialistes ont gagné un siège sur les libéraux et ces derniers en ont enlevé deux aux cléricaux.

Comme en 1912, le principal résultat des élections a été dû au suffrage universel, auquel libéraux et socialistes ont dû leur élection, bien que la tentative d'union entre ces deux partis qui, en 1912, n'avait pas abouti et avait été une des causes principales de la grève générale qui s'était produite l'année suivante, n'ait pas été renouvelée.

LA FOLIE DES SUFFRAGETTES

Elles menacent le roi d'Angleterre.

Londres, 29.—"Tuez le roi", tel a été le cri poussé par les suffragettes au cours d'un meeting organisé par elles pour l'union sociale et politique des femmes.

Ce fut avec moquerie mêlée de colère, et des sifflets prolongés que fut acclamé le nom du roi, chaque fois qu'il fut prononcé pendant la réunion.

Mme Mildred Ella Mansel, qui avait été emprisonnée pour avoir brisé les fenêtres du ministère de la guerre, présidait la susdite réunion.

Elle rappela l'incident de jeudi dernier, à Buckingham Palace où 57 suffragettes y compris Mme Emmeline Pankhurst avaient été arrêtées à la porte du parc du palais et déclara qu'à la suite de tels faits le nom royal et le palais étaient devenus pour elle un sujet de haine.

La suffragette qui avait pris la parole annonça que des dons importants avaient été reçus après leurs derniers exploits et fit savoir qu'une dame de Glasgow leur avait envoyé 25,000 francs.

LES ICEBERGS

Une collision dans la brume

Londres, 27.—Le steamer "Royal-Edward" de la Compagnie canadienne du nord, est entré en collision avec un iceberg, à 11 milles à l'est de Cap Race, au cours de son voyage entre Montréal et Avenmouth.

Le capitaine, dans un message envoyé par télégraphie sans fil aux propriétaires du bateau, a déclaré que l'iceberg en question était des plus grands qu'il ait jamais aperçus, et que le navire se heurta alors qu'il marchait à vitesse réduite en raison du brouillard intense qui régnait à ce moment.

La proue du "Royal Edward" a été endommagée par le choc, et le bateau a commencé à faire eau, mais le capitaine a déclaré que les dégâts n'étaient heureusement pas sérieux et qu'à son arrivée en Angleterre on n'aurait qu'à lui faire subir les réparations nécessaires.

Une dernière dépêche dit que le "Royal-Edward" ne fait pas eau mais qu'il a été obligé de s'arrêter en raison du brouillard. Aucune des deux dépêches n'était datée.

Afin de soulever l'enthousiasme du peuple américain et de lui faire prendre à coeur la guerre avec le Mexique, le gouvernement a fait de grandioses funérailles aux marins tombés victimes dans le débarquement à Vera Cruz. On voit dans la partie supérieure de la gravure le président Wilson et le maire Mitchell de New-York se rendant aux funérailles des marins tués par les balles mexicaines. Dans le bas, le président Wilson, près des tombes des marins morts recouvertes du drapeau étoilé, prononce un discours à leur gloire devant une foule de douze mille personnes. La scène se passe dans les chantiers maritimes de Brooklynn.

CHINOIS ATTAQUE

Un autre acte de banditisme à Montréal

Montréal, 17.—Les bandits qui nous avaient laissé un peu de répit, viennent de signaler leur présence par un coup d'une grande audace, couronné d'un succès complet.

La police est à se demander si ce n'est pas encore une tentative de Bourret et Foucault, des deux mystérieux apaches qu'elle aimerait tant à capturer.

Les agents, malgré tout ce que l'on en a dit, croient encore les deux fugitifs de la justice réfugiés dans notre ville et ils supposent qu'étant à court d'argent, ils n'ont pas hésité à se risquer dans les rues, la nuit, pour aller faire le coup dont nous allons donner les détails.

Samedi soir, un peu avant minuit, le buandier chinois, John Lee, 95 rue Dupré, mettait tout en ordre dans sa boutique, car il était bientôt l'heure de fermer les portes.

Deux hommes entrèrent. Lee, croyant avoir affaire à des clients, se retourna, le sourire aux lèvres.

Mais, sa joie, fut de courte-durée. Les malandrins avaient la figure couverte d'un loup noir.

Le plus, ils étaient armés de révolvers de fort calibre.

—Pas un mot, ou tu es mort," dit l'un d'eux, en lui plantant le canon de son arme entre les deux yeux. "Au moindre cri, je te brûle la cervelle. Puis, se tournant vers son complice, le bandit dit ces simples paroles:

"Toi, fais ton devoir."

Les plans étaient combinés d'avance, car aussitôt l'homme fit le tour du comptoir, et vida la caisse du pauvre Chinois dans sa poche. Il y avait à peu près vingt dollars.

Avant de partir avec le produit du vol, le premier bandit fit à Lee un discours très énergique.

—Si tu mets le nez dehors avant au moins vingt minutes dit-il, il y aura là quelqu'un pour te faire repentir de ton acte".

Et pour donner plus de poids à ses paroles, l'apache, par deux fois, déchargea son arme dans la direction du buandier.

C'était un habile tireur, car les balles lui rasèrent le crâne, sans le blesser.

Les rôdeurs voulaient tout simplement lui faire peur, sans le tuer.

Après le départ des voleurs, Lee, plus mort que vif et tremblant de tous ses membres, suivit sur l'horloge la marche lente des aiguilles.

Quand les vingt minutes furent écoulées, il sortit et il se rendit au poste No. 6, où il fit part au capitaine Damleneault de la tragique aventure qui venait de lui arriver.

C'est en vain que cet officier, accompagné des agents spéciaux Saint-Pierre et Filiatrault et du constable Demers, fouillèrent les rues, les cours et les ruelles du voisinage. Les rôdeurs, grâce à l'idée qu'ils avaient eu de défendre, sous peine de mort, au Chinois de sortir avant vingt minutes, avaient eu le temps de se mettre en lieu sûr.

EXPLOSION DE DYNAMITE

Deux tués et trois blessés

Les Cèdres, 27.—Une terrible explosion, qui a causé la mort de deux hommes, qui en a blessé trois autres, et qui a causé des dommages assez considérables dans le village, s'est produite, hier après-midi, aux travaux que l'on fait aux rapides. Vers une heure 30, une forte détonation ébranla toutes les maisons du village, et en un instant toute la population fut rendue dehors. La plus grande excitation régna pendant quelques instants. On croyait à un cataclysme et dans l'incertitude où on était, l'émotion arriva bientôt à son comble. Les rumeurs les plus sinistres circulaient. Dans plusieurs maisons, en effet, les vitres avaient volé en éclats, sous le choc, et on craignait d'avoir une hécatombe à enregistrer. On courut aux renseignements, et on apprit qu'une caisse de dynamite venait de sauter aux chantiers des rapides et que deux hommes avaient été tués et trois autres blessés. Toutes les victimes, sauf un des blessés, M. Castonguay, étaient des suédois: le calme revint alors peu à peu parmi la population qui avait craint de voir plusieurs de ses membres parmi les morts.

On ignore exactement la cause de ce terrible accident. On sait cependant que la caisse dans laquelle se trouvait l'explosif a pris feu, mais on se demande comment. On croit être en présence d'une imprudence de fumeur. Lorsque l'explosion se produisit, plusieurs hommes travaillaient près de cette caisse et il est surprenant que les victimes ne soient pas en plus grand nombre. Les deux ouvriers qui ont été tués sont des suédois dont on ignore encore le nom. Leur corps a été horriblement déchiqueté. Parmi les blessés, il y a un Canadien français, M. Castonguay, qui conduisait un moteur: les deux autres sont des suédois. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'explosion a causé des dommages assez considérables dans le village où plusieurs vitres ont été brisées. Heureusement personne n'a été blessé. Ceux qui ont eu à souffrir le plus de dommages sont: MM. Tessier, Monsion, Sauvé, Denis et Morin.

A MEXICO

Huerta est maitre de la situation

Vera Cruz, 29.—Eugenio Cabanas, qui a surveillé tous les trains amenant des réfugiés américains à Puerto Mexico, est arrivé ce matin à Vera Cruz. Il a conduit le vice-consul du Chili à Mexico pour qu'il puisse se consulter avec le consul général Arnold Shonklin, au sujet de la situation dans la capitale.

M. Cabanas, qui est un chaud partisan de Huerta, dit que ce dernier devient plus fort de jour en jour et qu'il est maitre de la situation.

Il a déclaré qu'à Mexico on croyait que la paix serait conclue. Il a dit qu'il n'ajoutait pas foi aux rapports disant que les lignes de chemin de fer allaient être réparées, ce qui ne pouvait se faire tant que les Américains resteraient à Vera Cruz, car un tel état de choses le défend, mais qu'il serait permis aux passagers de descendre d'un train pour monter dans un autre.

M. Mattheson, vice-consul du Chili, est retourné aujourd'hui à Mexico. En raison du court séjour qu'il y a fait, il n'a pu discuter longuement la situation politique, mais a fait savoir que le calme régnait à Mexico et que les affaires marchaient comme auparavant.

Au dire des réfugiés qui sont arrivés de Puerto Mexico, ce matin, la situation dans l'intérieur du Mexique ne serait pas aussi mauvaise qu'on l'avait dit tout d'abord. Ils ont ajouté que Huerta faisait plus qu'on ne pouvait attendre et qu'il était maître de la situation dans la capitale.

Ils ont dit qu'il était encore maître de plusieurs villes dans l'intérieur et qu'il en avait repris plusieurs dont Villa s'était emparé.

Ils ont déclaré enfin que récemment il avait obtenu des fonds considérables provenant d'une source inconnue, ainsi que de nombreuses munitions et des quantités de fusils.

Ces derniers, suppose-t-on, seraient venus du Japon.



Après la prise de Vera Cruz les troupes américaines durent marcher plusieurs milles à l'ouest de la ville pour se mettre en défense contre une attaque probable de la part des troupes mexicaines. Ces dernières, sous la conduite du général Mass, tentèrent de reprendre les importantes positions de l'aqueduc, qui commandent la ville. Ces deux gravures nous représentent les troupes américaines en bon ordre de combat et prêtes à repousser les troupes mexicaines.

Ces deux photographies ont été prises par un audacieux photographe qui n'a pas craint de s'exposer dans le champ de tir des deux adversaires.

CHRONIQUE AGRICOLE

LE MARCHE

Mardi, 2 juin.

Blé—	
Blé Nord 1	93¾
Blé Nord 2	93⅜
Blé Nord 3	91⅞
4	87⅞
5	80½
6	75½
Fourrage	70½
No. 1 rejeté	90
No. 2	88
No. 3	86
No. 1 sale	90¼
No. 2 sale	88¼
Avoines—	
No. 2 C.W.	37¾
No. 3 C.W.	37⅜
Ex. 1 fourrage	37½
No. 1 fourrage	36¾
No. 2 fourrage	36½
Orge—	
No. 3	49½
No. 4	48
Rejeté	46
Fourrage	45½
Lin—	
No. 1 N. W. C.	1.39⅞
No. 2 C. W.	1.36⅞
No. 3 C. W.	1.24⅞
Bestiaux—	
Taureaux de choix. Prix	$7.35 à $7.80
Genisse de choix pour boucherie. Prix	$6.25 à $7.00
Bonnes vaches pour boucherie. Prix	$5.45 à $5.80
Vaches ordinaires. Prix	$2.85 à $4.55
Vaches laitières. Prix	$55 à $75
Laitières ordinaires. Prix	$40 à $50
Veaux—	
Bon gros veau	$5.50 à $6.00
Veau de choix	$8.00 à $8.50
Brebis—	
Brebis de choix	7.00 à $7.50
Cochons—	
De choix	$7.35

LA LUZERNE AU CANADA

Par M. O. Malte, Ph.D., agrostographe du Dominion.

Les premiers essais sur la culture de la luzerne, entrepris il y a quinze ans par les fermes expérimentales, n'ont pas toujours donné des résultats encourageants. Très souvent on réussissait mal, lorsqu'on n'échouait pas complètement, à obtenir une luzernière, notamment dans les provinces des prairies, mais peu à peu, grâce à une conaissance précise de la luzerne et de ses caractéristiques, ces échecs ont graduellement disparu. La luzerne était une nouvelle plante pour les premiers investigateurs, toute différente des autres trèfles, et il fallut étudier pas à pas la façon de la cultiver. Il n'est donc pas étonnant que les premiers essais aient donné des résultats plutôt douteux.

Difficultés surmontées:—Il fallait aprendre à préparer le terrain, à semer, à traiter la récolte, surtout pendant la première année, et imaginer des méthodes différentes pour les divers districts. Tous ces problèmes ont été résolus grâce aux efforts infatigables que se sont imposés les expérimentateurs, et le cultivateur qui se met aujourd'hui à cultiver de la luzerne n'est plus obligé de tâtonner dans l'obscurité.

Mais il ne suffisait pas de découvrir, à force de travail, les méthodes convenables pour la culture de la luzerne; il y avait d'autres difficultés à surmonter, des difficultés d'une nature biologique, dues à la constitution même de la plante; je parle d'une qualité que l'on peut appeler l'adaptation au climat canadien.

La luzerne est originaire de l'Asie:—Il faut se rappeler que la luzerne vient du sud ouest de l'Asie, où le climat est beaucoup plus tempéré que dans bien des parties du Canada; c'est de là que l'Alfacfacah (mot qui veut dire la meilleure sorte de fourrage) a été apportée par les Arabes en Europe, d'où plus tard elle a été introduite dans le Nouveau-Monde.

Il serait superflu d'expliquer que la luzerne, qui provient des parties plus ou moins sous-tropicales de l'Asie, doit nécessairement se sentir assez mal à l'aise lorsqu'elle est forcée de vivre sous le climat du Canada. Elle est plus ou moins délicate et les premiers cultivateurs canadiens ont trouvé dans l'hiver canadien le pire ennemi de cette plante.

Les rigoureux hivers canadiens, ou peut-être à degré encore plus marqué les gels et les dégels alternatifs du printemps, sont des facteurs contre lesquels la luzerne doit constamment lutter et qui souvent se montrent fatals.

La faculté de résister au climat rigoureux, ou, pour tout dire en un mot, la rusticité, est donc un caractère essentiel qui doit être développé avant tous les autres dans la luzerne si l'on veut compter sur cette plante comme une récolte sûre.

Essais de variétés:—Ce fait a été reconnu au début des essais effectués au Canada et l'on s'est imposé tous les efforts pour résoudre le problème. Des vingtaines de variétés qui ne représentaient souvent que des races climatériques venant des différentes parties du monde ont été essayées avec plus ou moins de succès dans tout le pays; on s'est aperçu que la luzerne venant du nord avait beaucoup plus de chance de résister à la lutte pour la vie au Canada qu'une variété venant du sud.

De même, les essais de différentes variétés de luzernes ont révélé ce fait intéressant et beaucoup plus important au point de vue agricole, à savoir que la variété de luzerne appelée panachée se montre beaucoup plus rustique que les variétés de luzerne commune.

Variétés panachées:—On comprend par luzerne "panachée" une variété dont les fleurs ne sont pas d'un pourpre pur comme dans la luzerne ordinaire mais déploient toutes sortes de nuances variant du pourpre et du bleu clair au jaune et au noir verdâtre. Au point de vue botanique la luzerne panachée n'est pas une variété au vrai sens du mot, mais un mélange d'innombrables types.

Sa tendance à la variation s'explique par ce fait qu'elle provient d'un croisement naturel entre la vraie luzerne (*Medicago sativa*) et la luzerne jaune (*Medicago falcata*). L'assemblage du pourpre des fleurs de la première espèce et du jaune des fleurs de la dernière espèce a produit cette teinte d'un vert jaunâtre sale, difficile à définir. Cette couleur singulière domine généralement dans le premier hybride entre les deux espèces.

Dans le croisement suivant, de génération en génération, entre le premier croisement et la vraie luzerne ou la luzerne jaune ou même par la division singulière du premier croisement lui-même et de nombreux types distincts—ce que l'on appelle la ségrégation—de nombreux types distincts se sont développés; ils se retrouvent aujourd'hui dans toutes variétés de luzerne panachée.

Luzerne rustique:—Parmi les mieux connues des luzernes rustiques se trouvent la luzerne panachée de l'Ontario et la luzerne de Grimm, qui toutes deux se sont montrées rustiques dans la plupart des parties du Canada où elles ont été essayées.

Il suffira de quelques mots pour expliquer pourquoi les luzernes panachées sont plus rustiques que les luzernes communes. C'est tout simplement parce qu'elles descendent de la luzerne jaune. Cette espèce est originaire des vieux pays où elle est assez commune; le seul fait qu'elle se rencontre dans presque toutes les parties de la Russie européenne et de la Sibérie indique qu'elle peut résister aux hivers rigoureux. Lorsque la luzerne jaune est croisée avec la luzerne commune, elle transmet à sa progéniture la faculté d'endurer les froids excessifs. La rusticité des luzernes panachées est donc tout simplement due au fait qu'elles ont hérité de la résistance de la luzerne jaune.

Grâce à l'introduction des variétés rustiques panachées dans l'agriculture canadienne le problème de la luzerne a fait un grand pas vers sa solution finale et il n'y a pas de doute que ces variétés se montreront également à l'avenir extrêmement importantes pour les grands districts.

Valeur alimentaire des luzernes panachées:—Mais les luzernes panachées ne sont pas parfaites à tous les points de vue. Il est vrai qu'elles sont rustiques et que l'on peut compter sur une récolte satisfaisante dans presque toute l'étendue du pays, mais il est également vrai que leur valeur alimentaire est naturellement la conséquence de leur origine hybride. La luzerne jaune est généralement rude et raide. Elle est très souvent couchée et même rampante; ses tiges deviennent dures et ligneuses, surtout vers le pied, même dans les sols riches, profonds.

Elle est moins savoureuse et moins appétissante pour le bétail que la vraie luzerne. Comme elles proviennent de la luzerne jaune, les luzernes panachées héritent donc nécessairement des caractères peu favorables que nous venons de mentionner; leur valeur alimentaire n'est donc pas la même que celle de la vraie luzerne.

Création de variétés supérieures de luzerne panachée:—Une variété parfaite de luzerne doit présenter trois qualités: rusticité, bonne valeur alimentaire et productivité. Sera-t-il possible d'obtenir cette variété dans les luzernes panachées?

Je n'hésite pas à répondre à cette question par l'affirmative. Prise en masse, la luzerne panachée n'est pas nécessairement parfaite mais comme nous l'avons déjà montré, c'est un mélange de types innombrables et ces types individuels varient beaucoup au point de vue de la valeur nutritive et de la productivité. Il n'y a pas de doute qu'en choisissant certains individus possédant des caractères désirables, on pourrait en produire de nouvelles variétés rustiques et supérieures, sous tous les rapports, aux types de luzernes panachée que nous avons actuellement. Les moyens d'y arriver ne peuvent être discutés dans cet article.

Création de variétés idéales provenant de la luzerne panachée:—Comme nous l'avons dit ci-dessus, au point de vue de la valeur alimentaire, la vraie luzerne est supérieure à la luzerne panachée. Son seul défaut est son manque de rusticité.

A l'éleveur qui cherche à produire une variété idéale de luzerne cette question se pose naturellement: Sera-t-il possible de tirer une variété rustique de la luzerne pure?

Pour répondre à cette question il faut étudier une luzernière en différentes saisons et particulièrement au commencement du printemps.

Même par l'examen superficiel d'une luzernière, l'observateur ne peut s'empêcher de constater que les plantes, prises isolément, sont très différentes les unes des autres, notamment en ce qui concerne la végétation, le feuillage, la précocité, l'aptitude à reprendre rapidement après la coupe.

Une luzernière est comme un verger dans lequel toutes sortes de variétés de pommes pousseraient à côté l'une de l'autre. Elle renferme des centaines de formes différentes qui peuvent être isolées, fixées et multipliées en autant de variétés distinctes. Ceci tout simplement parce que certains caractères comme le feuillage, la hauteur, la précocité, peuvent se transmettre par voie héréditaire d'une plante à sa progéniture.

Le fait qu'un caractère biologique comme la précocité est héréditaire offre un intérêt tout spécial parce qu'il nous aide à comprendre comment il se fait que dans une luzernière où les conditions de sol sont parfaitement uniformes un certain pourcentage de plantes peut être détruit par l'hiver tandis que le reste se montre parfaitement rustique. Sachant donc qu'un caractère biologique comme la précocité est héréditaire, il est raisonnable de conclure qu'un autre caractère biologique comme la résistance à l'hiver est également héréditaire et peut être transmis d'une plante-mère à sa progéniture.

Si cette supposition est exacte—et de nombreuses observations faites parmi les autres plantes domestiques semblent la confirmer—le programme à suivre pour le cultivateur qui veut obtenir une variété rustique de luzern est tout tracé. Il s'agit tout simplement de recueillir la graine de ces plantes qui peuvent résister aux hivers rigoureux et aux conditions adverses sans en souffrir; on produira ainsi une variété rustique provenant de plantes mères rustiques.

En opérant sur cette base, nous avons recueilli des graines à la ferme expérimentale sur la plupart de nos plantes de luzerne qui avaient résisté à l'hiver rigoureux de 1912-13 et l'auteur de cet article est convaincu que cette graine donnera une luzerne rustique et pure.

ACADEMIE STE-MARIE

Première Communion

Dimanche dernier, neuf des plus petites élèves de d'Académie Sainte-Marie se présentaient pour la première fois, au banquet eucharistique: Constance McKenty, Renée Bourgouin, Clare Thornton, Irene Wallace, Lenore Hyland, Louise Grassby, Margaret McManus, Phyllis Lane, Francis Emma.

Comprenant bien l'amour de Celui qui les conviait, elles se sont préparées à la fête avec une joie toute recueillie, et il fallait voir, la veille au soir, avec quel bonheur pur chacune allait tout près du tabernacle, offrir sa gerbe de fleurs naturelles. Ces fleurs, toutes blanches et parfumées comme les âmes qu'elles représentent servaient le lendemain à la décoration de l'autel. Le 24, tout est brillant de lumières, les multiples chandelles électriques semblent rivaliser d'éclat avec les rayons du soleil qui percent les verrières. L'orgue résonne de ses harmonies de fête. La nef est remplie par les parents des premières communiantes et par le personnel de l'Académie.

A huit heures, les jeunes élèves entrent dans la chapelle en chantant: "Jésus, tu viens à moi". Pendant la messe dite par le R. P. A. Labonté, o.m.i., chapelain des élèves, le choeur de chant s'unit à elles pour demander à Marie de venir elle-même préparer les âmes, puis les voix si sincères et si pieuses s'élèvent encore pour répéter: "Jésus, je ne suis pas digne". Enfants et parents communient à la même table, et après quelques instants de prières intimes, l'action de grâces se continue à haute voix; elle exprime des voeux pour les parents, les bienfaiteurs, les amis. Et personne n'est surpris de l'émotion qui gagne l'audience en contemplant ces chères enfants, si charmantes dans leur simplicité, si grandes dans leur foi. Heureux témoin de cette fête touchante, j'aime à redire combien il est avantageux d'être préparé à la première communion dans un convent où l'on donne à l'enfance cette formation chrétienne qui fait le bonheur de la vie.

Dans l'après-midi, les premières communiantes se consacrent à la Sainte Vierge, invoquée sous le titre de Notre-Dame du Bon Secours, et la fête se termine par le salut du Très Saint Sacrement.

B.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence à certaines conditions, par le père, la mère, le fils la fille, le frère ou la soeur du futur colon.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres possédée uniqdement et occupe par lui ou par son frère ou sa soeur.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cour de six ans à partir de la date de l'entrée du homestead—y compris le temps requis pour obtenir la patente du homestead, de cultiver cinquante acres en plus.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300.

W. W. COREY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

EN PROVINCE

ELIE, MAN.

A l'occasion de la fête du Rév. Curé Bouillon, les Enfants de Marie et les élèves de l'école ont donné un concert.

* * *

M. l'abbé Boivin, de Somerset, ancien curé d'Elie, était de passage ici, mercredi dernier.

* * *

La Scottish Co. Operative Society vient de défaire son élévateur sur la ligne du G. T. P.

SAINT-CHARLES

Le printemps nous est revnu avec ses gazons et ses feuillages verts. Saint-Charles est vraiment favorisé. Les rives de l'Assiniboine sont agréables belle nature, aussi l'on en profite.

* * *

La semaine dernière nous a amené bon nombre de visiteurs.

Lundi le 25, les jeunes gens de la paroisse Saint-Joseph, Winnipeg, venaient en pique-nique sur les pelouses ombragées qui s'échelonnent de l'Eglise à la rivière. Le R. P. Hilland et le R. P. Riedinger les accompagnaient.

Mercredi le 27, c'est le pique-nique des "Petits" de la Maison Chapelle. Notre bon curé, le R. P. Therrien, o.m.i., et les bonnes Soeurs du Couvent les reçurent à bras ouverts. La journée fut des plus agréables à ces chers enfants. Le soir, chargés des prix gagnés dans leurs joyeux ébats, ils s'en retournèrent le coeur content.

Jeudi le 28, c'est au tour des Junioristes de Saint-Boniface. Ils nous arrivent aux sons joyeux de leur fanfare, accompagnés par le R. P. Josaphat Magnan, Supérieur, des Pères Beaudin, Caron, Jeannotte, et un bon nombre d'autres Pères.

Tout un programme de jeux et de courses fut exécuté. On s'en donna à coeur joie jusqu'au moment du départ. On s'amuse bien à Saint-Charles.

Nous souhaitons à tous la bienvenue, car:

"Notre petit coin est si doux,
Pour vivre heureux, *venez chez nous!...*

G. de l'Oeil.

STE-AGATHE, MAN.

AU COUVENT

C'est toujours un plaisir pour nous de travailler à nos petits jardins scolaires. Le grand air nous fait du bien et les leçons et l'humeur s'en trouvent bien pour le reste de la journée. Nos maîtresses nous montrent comment il faut s'y prendre; on les voit pioche ou râteau en mains; elles portent à l'imitation.

Nous avons l'espoir d'avoir un beau jardin qui attirera sans doute l'attention de MM. les Inspecteurs et de MM. les Commissaires car nous les avons semés le jour de la fête de Saint Isidore, patron des laboureurs.

Thérèse B.

* * *

A mon tour je viens vous dire un mot de notre classe. Nous l'aimons beaucoup, surtout depuis qu'elle est dans le couvent neuf. Notre classe est bien aérée et bien éclairée par trois grandes fenêtres. Un crucifix, une Madone de Michel Ange, une Résurrection, une Marthe et Marie et des petits ouvrages que nous avons faits cette année, à la leçon de peinture, forment sa décoration.

Mes quatre compagnes de classe sont toutes bien gentilles et bien gaies. Venez, et vous verrez que je ne me trompe pas.

Thérèse L.

LAC PELLETIER, SASK.

M. Emile Ordronneau, un des citoyens du Lac Pelletier, Sask., vient de trouver une mort tragique qui a péniblement affecté toute la population de la région entière.

M. Ordronneau a été assassiné en pleine prairie. Le meurtre s'est produit vers les 4 heures de l'après-midi, le 6 mai courant, pendant qu'il travaillait dans son champ. Il a été atteint par cinq balles à la tête, au côté et au coeur. Il est mort sur le champ. La sûreté a été avertie aussitôt. Les détectives ont arrêté un nommé Omer Lethier, originaire de Bécancourt, province de Québec.

L'enquête a eue lieu cette semaine. Lethier a été condamné à subir son procès aux assises criminelles. En attendant son procès, il a été conduit à la prison de Maple Creek, Sask.

Les funérailles de la malheureuse victime ont eu lieu au milieu d'un grand concours d'amis. Il a un frère qui demeure à Winnipeg. Il a assisté aux funérailles avec son fils. Il a emporté dans la tombe tous les regrets sincères de tous ceux qui avaient été à même d'apprécier ses imminentes qualités de coeur et d'esprit. Il était le secrétaire de l'école. De plus il avait donné depuis cinq ans le terrain de l'église et le cimetière.

Il ne se doutait certes pas qu'il serait le premier à y aller reposer.

FANNYSTELLE

M. l'abbé Boivin, curé de Somerset, Man., et M. Perreault, aussi de ce village, étaient de passage au presbytère ces jours-ci.

* * *

Nous sommes heureux de voir notre Curé parfaitement rétabli de sa récente maladie: il peut maintenant vaquer aux nombreuses occupations de son ministère.

* * *

La Rév. Soeur Directrice de notre Couvent a visité cette semaine la Maison Chapelle de Saint-Boniface.

* * *

M. et Mme De Froment et Melle De Froment, de Somerset, Man., étaient en promenade cette semaine chez Mme Veuve Guilbault. Ils ont fait le voyage en auto et sont retournés mercredi soir.

* * *

On doit commencer ces jours-ci le travail du "rehaussage" du terrain en face de notre église. Aussitôt que ce travail sera effectué, on mettra en terre la graine nécessaire pour faire de ce terrain une magnifique pelouse.

* * *

Melle Donalda Guilbault est en visite chez des parents et amies de Somerset, Man.

* * *

L'équipe la Cie des Téléphones du Gouvernement doit sous peu venir construire les lignes de notre téléphone local. La majorité de nos cultivateurs ont signé les applications, de sorte que notre village et ses cantons pourront être reliés au réseau du téléphone provincial. C'est un pas vers le progrès.

* * *

M. Ed. Guilbault et sa famille, de Saint-Boniface, sont venus de la ville en auto passer le dimanche parmi nous.

* * *

M. et Mme Marcel Mollot et M. et Mme Géléon Couture ont visité Winnipeg cette semaine.

* * *

Notre prophète local nous avait prédit de la pluie jeudi soir et sa prophétie fut réalisée par une abondante orage qui a duré de 5 heures p.m. à 11 onzes. Cette humidité est très importante pour les grains jetés en terre dernièrement: nous remercions notre dévoué citoyen de nous communiquer ses idées sur la température, et nous serions heureux de voir ses prophéties inscrites dans la prochaine édition des almanachs.

* * *

Le résultat des parties de balle au champ du 24 courant ont été: Club Canadien vs Clays, victoire pour les premiers, 4 à 1. Deuxième partie: Dakotah vs un mélange des clubs Canadien et Clay, victoire pour les premiers, 8 à 2. Ces parties furent très intéressantes et un grand nombre de nos citoyens se sont rendus sur les lieux.

Notre club de jeunes gens Canadiens-français est en forme magnifique et ils sont certain de remporter plusieurs victoires durant la prochaine saison.

Yvonnie.

SAINTE-AMELIE

L'heureuse fête du passage de Mgr Langevin nous a laissé un souvenir impérissable. Nous serons reconnaissants à la *Liberté* de vouloir bien publier les joies, les consolations et les encouragements que Sa Grandeur a répandus si libéralement parmi nous.

Le 24 mai une trentaine de voitures et plusieurs cavaliers venaient à la rencontre de Monseigneur aux limites de la paroisse pour l'escorter jusqu'au village, où une foule nombreuse l'attendait, près de la maison chapelle.

Le Rév. Beauregard, de Sainte-Rose, le R. P. Lecoq o.m.i., M. l'abbé Bastien, de Saint-Eustache et M. l'abbé Moreau accompagnaient Sa Grandeur.

Après les prières traditionnelles, M. Carrière, instituteur et juge de paix, sut traduire les sentiments et les désirs de notre population dans une remarquable adresse.

Quand, de sa voix forte et émue, nous l'entendions dire: "En jetant vos regards sur ces nombreux fidèles et en considérant l'exiguité de la place pour les contenir, il nous semble, Monseigneur, vous entendre jeter le cri de compassion de Notre-Seigneur: *Quid haec inter tantos!* L'heure n'est-elle pas venue où le Divin Maître soit adoré dans une église plus belle et plus vaste, comme il l'est dans des paroisses plus jeunes que la nôtre?", nous avions alors nos yeux tournés vers notre bien-aimé archevêque, et nous avions l'attitude de la multitude avide du bienfait.

C'est bien nous tous qui parlions par la bouche de M. Carrière, c'est notre voix qui retentissait, ce sont nos aspirations et nos désirs qui étaient formulés. Notre si fidèle interprète a droit à nos sincères remerciements. Il est juste qu'en lisant ces lignes, il y trouve l'expression de notre reconnaissance.

L'adresse lue, la requête était faite: tout allait dépendre maintenant de la réponse de Monseigneur. On devine avec quelle anxiété nous l'attendions.

Sa Grandeur remercia d'abord M. Carrière que lui avait présenté l'adresse. Il rappela ensuite quelques pages du passé, puis il en vint à l'objet de nos désirs. Par une condescendance dont nous lui serons reconnaissants toute notre vie, Monseigneur daigna enlever pour toujours l'énorme pierre d'échoppement qui se dressait sur notre chemin comme un rempart infranchissable. Qui nous dira l'allégresse que provoqua la générosité de Monseigneur à cet instant? Nous étions subitement allégés d'un gros poids qui s'opposait à notre marche vers le progrès et notre coeur était à l'aise. Aussi si nous avions osé le faire, nous nous serions tous levés pour interrompre Monseigneur et le prier d'agréer immédiatement nos plus sincères et affectueux remerciements, tellement le précieux cadeau nous remplissait de bonheur.

Monseigneur, dans une vibrante exhortation, nous recommanda ensuite l'union et l'entente pour l'oeuvre si belle et si grande de la construction de notre future église.

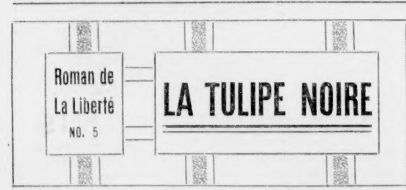
L'union et l'entente règnera parmi nous: notre dévoué curé, M. l'abbé Martin Kessler a déjà pu enrégistrer quelques fortes preuves de notre volonté, et Monseigneur constatera certainement qu'il n'est pas venu à Sainte-Amélie bénir des ingrats.

Sa Grandeur nous a quittés le 23 pour se rendre à Laurier.

Et maintenant que Monseigneur a passé parmi nous en faisant le bien, groupons-nous autour de notre pasteur, répondons à son appel et marchons sous un seul étendard. Je ne suis qu'un humble témoin du 24; sans être écrivain je me suis aventuré à tracer ces lignes pour que l'écho de notre fête retentisse un peu au dehors et que l'on sache que la paroisse de Sainte-Amélie veut vivre et prospérer.

Un témoin.

Il n'y a aucun ingrédien nocif dans le Halloway's Corn Cure. On peut s'en servir sans le moindre danger.



Débarqué au milieu du tumulte ordinaire de la ville Cracke se dirigea aussitôt vers la maison dont nous allons offrir à nos lecteurs une indispensable description.

Blanche, nette, reluisante, plus proprement lavée, plus soigneusement cirée aux endroits cachés qu'elle ne l'était aux endroits aperçus, cette maison renfermait un mortel heureux.

Ce mortel heureux, *rara avis*, comme dit Juvénal, était le docteur van Baerle, filleul de Corneille. Il habitait la maison que nous venons de décrire depuis son enfance; car c'était la maison natale de son père et de son grand-père, anciens marchands nobles de la noble ville de Dordrecht.

Monsieur van Baerle le père avait amassé dans le commerce des Indes trois à quatre cent mille florins que monsieur van Baerle le fils avait trouvés tous neufs, en 1668, à la mort de ses bons et chers parents, bien que ces florins fussent frappés au millésime, les uns de 1640, les autres de 1610; ce qui prouvait qu'il y avait florins du père van Baerle et florins du grand-père van Baerle; ces quatre cent mille florins, hâtons-nous de le dire, n'étaient que la bourse, l'argent de poche de Cornélius van Baerle, le héros de cette histoire, ses propriétés dans la province donnant un revenu de dix mille florins environ.

Lorsque le digne citoyen père de Cornélius avait passé de vie à trépas, trois mois après les funérailles de sa femme, qui semblait être partie la première pour lui rendre facile le chemin de la mort, comme elle lui avait rendu facile le chemin de la vie, il avait dit à son fils en l'embrassant pour la dernière fois:

—Bois, mange et dépense, si tu veux vivre en réalité, car ce n'est pas vivre que de travailler tout le jour sur une chaise de bois ou sur un fauteuil de cuir, dans un laboratoire ou dans un magasin. Tu mourras à ton tour, et si tu n'as pas le bonheur d'avoir un fils, tu laisseras éteindre notre nom, et mes florins étonnés se trouveront avoir un maître inconnu, ces florins neufs que nul n'a jamais pesés que mon père, moi et le fondeur. N'imite pas surtout ton parrain, Corneille de Witt, qui s'est jeté dans la politique, la plus ingrate des carrières, et qui bien certainement finira mal.

Puis il était mort, ce digne monsieur van Baerle, laissant tout désolé son fils Cornélius, lequel aimait fort peu les florins et beaucoup son père.

Cornélius resta donc seul dans la grande maison.

En vain son parrain Corneille lui offrit-il de l'emploi dans les services publics; en vain voulut-il lui faire goûter de la gloire, quand Cornélius, pour obéir à son parrain, se fut embarqué avec de Ruyter sur le vaisseau *les Sept Provinces*, qui commandait aux cent trente-neuf bâtiments avec lesquels l'illustre amiral allait balancer seul la fortune de la France et de l'Angeterre réunies. Lorsque, conduit par le pilote Léger, il fut arrivé à une portée de mousquet du vaisseau *le Prince*, sur lequel se trouvait le duc d'York, frère du roi d'Angleterre, lorsque l'attaque de Ruyter, son patron, eut été faite si brusque et si habile que, sentant son bâtiment près d'être emporté, le duc d'York n'eut que le temps de se retirer à bord du *Saint-Michel*; lorsqu'il eut vu le *Saint-Michel*, brisé, broyé sous les boulets hollandais, sortir de la ligne; lorsqu'il eut vu sauter un vaisseau, *le Comte de Sanwick*, et périr dans les flots ou dans le feu quatre cents matelots: lorsqu'il eut vu qu'à la fin de tout cela, après vingt bâtiments mis en morceaux, après trois mille tués, après cinq mille blessés, rien n'était décidé ni pour ni contre, que chacun s'attribuait la victoire, que c'était à recommencer, et que seulement un nom de plus, la bataille de Southwood-Bay, était ajouté au catalogue des batailles; quand il eut calculé ce que perd de temps à se boucher les yeux et les oreilles un homme qui veut réfléchir même lorsque ses pareils se canonnent entre eux, Cornélius dit adieu à Ruyter, au Ruart de Pulten et à la gloire, baisa les genoux du grand pensionnaire, qu'il avait en vénération profonde, et rentra dans sa maison de Dordrecht, riche de son repos acquis, de ses vingt-huit ans, d'une santé de fer, d'une vue perçante, et plus que de ses quatre cent mille florins de capital et de ses dix mille florins de revenus, de cette conviction qu'un homme a toujours reçu du ciel trop pour être heureux, assez pour ne l'être pas.

En conséquence et pour se faire un bonheur à sa façon, Cornélius se mit à étudier les végétaux et les insectes, cueillit et classa toute la flore des îles, piqua toute l'entomologie de la province, sur laquelle il composa un traité manuscrit avec planches dessinées de sa main, et enfin, ne sachant plus que faire de son temps et de son argent surtout, qui allait s'augmentant d'une façon effrayante, il se mit à choisir parmi toutes les folies de son pays et de son époque une des plus élégantes et des plus coûteuses.

Il aima les tulipes.

C'était le temps, comme on sait, où les Flamands et les Portugais, exploitant à l'envi ce genre d'horticulture, en étaient arrivés à diviniser la tulipe et à faire de cette fleur venue de l'Orient ce que jamais naturaliste n'avait osé faire de la race humaine, de peur de donner de la jalousie à Dieu.

Bientôt de Dordrecht à Mons il ne fut plus question que des tulipes de mynheer van Baerle, et ses planches, ses fosses, ses chambres de séchage, ses cahiers de caïeux furent visités comme jadis les galeries et les bibliothèques d'Alexandrie par les illustres voyageurs romains.

Van Baerle commença par dépenser son revenu de l'année à établir sa collection, puis il ébrécha ses florins neufs à la perfectionner; aussi son travail fut-il récompensé d'un magnifique résultat: il trouva cinq espèces différentes qu'il nomma la *Jeanne*, du nom de sa mère, la *Baerle*, du nom de son père, la *Corneille*, du nom de son parrain:—les autres noms nous échappent, mais les amateurs pourront bien certainement les retrouver dans les catalogues du temps.

En 1672, au commencement de l'année, Corneille de Witt vint à Dordrecht pour y habiter trois mois dans son ancienne maison de famille; car on sait que non seulement Corneille était né à Dordrecht, mais que la famille des de Witt était originaire de cette ville.

Corneille commençait dès lors, comme disait Guillaume d'Orange à jouir de la plus parfaite impopularité. Cependant, pour ses concitoyens, les bons habitants de Dordrecht, il n'était pas encore un scélérat à pendre, et ceux-ci peu satisfaits de son républicanisme un peu trop pur, mais fiers de sa valeur personnelle, voulurent bien lui offrir le vin de la ville quand il entra.

Après avoir remercié ses concitoyens, Corneille alla voir sa vieille maison paternelle, et ordonna quelques réparations avant que madame de Witt, sa femme, vînt s'y installer avec ses enfants.

Puis le Ruart se dirigea vers la maison de san filleul, qui seul peut-être à Dordrecht ignorait encore la présence du Ruart dans sa ville natale.

Autant Corneille de Witt avait soulevé de haines en maniant ces graines malfaisantes qu'on appelle les passions politiques, autant van Baerle avait amassé de sympathies en négligeant complètement la culture de la politique, absorbé qu'il était dans la culture de ses tulipes.

Aussi van Baerle était-il chéri de ses domestiques et de ses ouvriers, aussi ne pouvait-il supporser qu'il existât au monde un homme qui voulût du mal à un autre homme.

Et cependant, disons-le à la honte de l'humanité, Cornélius van Baerle avait, sans le savoir, un ennemi bien autrement féroce, bien autrement acharné, bien autrement irréconciliable, que jusque-là n'en avaient compté le Ruart et son frère parmi les orangistes les plus hostiles à cette admirable fraternité qui, sans nuage pendant la vie, venait se prolonger par le dévouement au delà de la mort.

Au moment où Cornélius commença de s'adonner aux tulipes, il y jeta ses revenus de l'année et les florins de son père. Il y avait à Dordrecht et demeurant porte à porte avec lui, un bourgeois nommé Isaac Boxtel, qui, depuis le jour où il avait atteint l'âge de connaissance, suivait le même penchant et se pâmait au seul énoncé du mot *tulban*, qui, ainsi que l'assure le *floriste français*, c'est-à-dire l'historien le plus savant de cette fleur, est le premier mot qui, dans la langue du Chingulais, ait servi à désigner ce chef-d'oeuvre de la création qu'on appelle la tulipe.

Boxtel n'avait pas le bonheur d'être riche comme van Baerle. Il s'était donc à grand'peine, à force de soins et de patience, fait dans sa maison de Dodrecht un jardin commode à la culture, il avait aménagé le terrain selon les prescriptions voulues, et donné à ses couches précisément autant de chaleur et de fraîcheur que le codex des jardiniers en autorise.

A la vingtième partie d'un degré près, Isaac savait la température de ses châssis. Il savait le poids du vent et le tamisait de façon qu'il l'accommodait au balancement des tiges de ses fleurs. Aussi ses produits commençaient-ils à plaire. Ils étaient beaux, recherchés même. Plusieurs amateurs étaient venus visiter les tu-

LA SITUATION EN IRLANDE

Le calme règne à l'heure actuelle mais toutes les précautions sont prises pour réprimer toute émeute.

Londres, 29.—Tout le monde admet généralement à Belfast que le danger d'un soulèvement est ajourné au jour où le bill recevra la sanction royale. Les Ulsteriotes et les unionistes espèrent toujours qu'une élection à la onzième heure empêchera la consommation de cette iniquité, car ils appellent ainsi le bill du Home Rule. Nonobstant la continuation des exercices militaires des volontaires et leurs perpétuels armements, on se relâche des préparatifs faits en cas de violence, et les agents de police à Belfast ne sont plus confinés dans leurs casernes. Le général Macready admire grandement l'esprit pacifique des deux partis. Il se fit une bataille acharnée dans le comté de Tyrone, lors des élections pour le conseil du comté. Les unionistes remportèrent la victoire par une majorité d'une voix. Des voteurs vinrent même du Canada et des Etats-Unis. On attend l'arrivée sir Carson dans l'Ulster samedi soir. Il haranguera les volontaires.

Le correspondant du "Manchester Guardian" à Newry, comté de Down, attire l'attention sur la gravité de la situation qui règne là où les nationalistes forment la majorité. Les volontaires nationalistes s'enrôlent rapidement. L'on prédit des troubles si le gouvernement ne s'en tient pas à une exclusion temporaire de l'Ulster. Et une victoire unioniste à la suite d'une élection générale, produirait un état de choses plus menaçant encore que celui d'aujourd'hui.

M. Redmond a reçu hier de Montréal un télégramme de félicitations signé "Guerin" (l'ancien maire probablement). Ce télégramme exprime la joie que ressentent les Irlandais et d'autres citoyens de Montréal, à la nouvelle de l'adoption du Home Rule. Des associations irlandaises et plusieurs citoyens du Canada lui télégraphièrent aussi leurs félicitations.

Londres, 29.—Lord Selbourne, dans un discours prononcé devant un auditoire nombreux à Bath, Ulster, a défini son attitude au sujet du Home Rule. "C'est manifestement notre devoir, dit-il, d'éviter la guerre civile. Si l'on nous pose le dilemne suivant: Voulez-vous du Home Rule, pour le présent, avec ou sans la guerre civile, nous répondrons sans hésitation: Sans la guerre civile. Mais en répondant ainsi nous n'approuvons pas le principe du bill qui est mauvais et nous ne cesserons pas de répéter que le peuple seul doit se prononcer au cours d'une élection générale."

* * *

Londres, 28.—Le passage du bill du Home Rule n'a pas encore fait tomber une tête en Irlande. Les prédictions faites à tous propos par certains Unionistes disant que la dernière lecture de ce bill serait suivie d'embrasement en Ulster et de conflits sanglants entre les Orangistes et les Nationalistes, sont fausses.

Belfast est très calme. Les autorités militaires et civiles surveillent soigneusement la ville et des trains sont continuellement gardés sous vapeur afin d'être prêts à envoyer des troupes et de la police où il sera nécessaire pour réprimer des émeutes, mais jusqu'à présent tout est resté calme et les seuls conflits qui ont eu lieu ont été des batailles de bouches.

Cependant, les Unionistes disent que c'est le calme qui précède la tempête, et que n'advenant pas la défaite du gouvernement aux élections générales, la guerre civile ne devient plus douteuse mais certaine.

John Redmond ne fait que recevoir des messages de félicitations sur le passage du bill, messages venant de toutes les parties du monde.

M. JOHN REDMOND
Chef du parti Nationaliste

VINGT-ET-UN PERISSENT

Un bateau-phare périt avec tout son équipage.

Liscomb, N.-E., 27.—Les récifs de Liscomb, les plus dangereux de la côte de la Nouvelle-Ecosse, ont réduit en pièces un nouveau vaisseau et ont causé la mort de 21 marins. Ce sinistre maritime est probablement survenu vendredi soir; on ne sait exactement quand, car on n'a appris le désastre qu'en trouvant des épaves et les corps des marins qui étaient à bord du bâtiment naufragé. Ce bâtiment est le "Halifax No. 19", le nouveau vaisseau-phare que le gouvernement fédéral avait commandé en Angleterre, pour le service du port d'Halifax.

Ce vaisseau était monté par 21 hommes en tout. On croit que pas un seul n'a survécu. Ce n'est que samedi matin que le naufrage a été connu. Le vapeur "Dufferin" sous les ordres du capitaine Murloch, se dirigeait avec précaution vers le port de Liscomb, quand il se trouva soudain entouré d'épaves, au milieu desquelles le capitaine aperçut des cadavres. Au rique d'aller lui aussi briser son navire sur les récifs, le capitaine Murdoch mit des chaloupes à la mer. Il put recouvrer trois cadavres. Pendant ce temps, les pêcheurs de la côte avaient recueilli quatre autres cadavres.

On ne saura probablement jamais à quelle heure l'échouement a eu lieu. Tout ce qu'on sait, c'est que le chronomètre trouvé dans les débris était arrêté à dix heures et dix minutes. Vers cinq heures, vendredi après-midi, on avait entendu la sirène d'un vaisseau, mais elle n'annonçait pas que ce vaisseau fut en détresse.

Il n'y a pas de doute que le vaisseau perdu soit bien le "Halifax No. 19", car des pêcheurs ont aperçu sa carcasse sur les récifs et ils ont pu en approcher assez près pour y lire le nom de "Halifax". Le vaisseau est sens dessus-dessous, la quille en l'air. A mer basse, il sera presque complètement à sec. Il a dû être projeté sur les récifs par une vague extrêmement puissante, puis il a basculé, projetant dans les flots ceux de ses occupants qui n'ont pas été ensevelis sous sa masse. On croit que le malheureux vaisseau devait se diriger vers le port de Liscomb, car il n'aurait pu se trouver aussi loin du port d'Halifax sans la volonté de ceux qui le dirigeaient.

On se demande pourquoi il avait dirigé sa course vers Liscomb; on suppose que le manque de charbon ou une autre raison semblable l'avait obligé à se diriger vers Liscomb. Le capitaine et son second étaient deux vétérans, qui devaient parfaitement connaître la côte sur laquelle ils naviguaient: le premier avait 71 ans et le second 73.

Le vapeur du gouvernement, le "Stanley", est sur les lieux, et son capitaine fait des recherches pour les corps des victimes. Un entrepreneur de pompes funèbres de Guysboro ensevelira les cadavres.

LA QUESTION HINDOUE

Des résidents de Vancouver offrent de fournir des cautions au montant de $500,000.

Vancouver, 28.—Des Hindous de cette ville ont déclaré aux officiers d'immigration ce matin qu'ils fourniraient la somme d'un demi-million de caution si le gouvernement voulait remettre en liberté provisoire d'ici à ce que la cour décide de leur droit d'entrée au Canada, les 376 prisonniers maintenant à bord du vapeur Komagata.

Les avocats de la couronne et plusieurs Hindous ont discuté hier la question du traitement aux détenus d'ici à la décision de la cour sur leurs droits d'admission au Canada et ont renvoyé une application d'habeas corpus afin de permettre un appel à la plus haute cour de la Colombie-Anglaise demain.

Cette décision n'a pas satisfait certains chefs Hindous en cette ville qui semblent disposés à se servir de tous les points de loi possibles afin d'assurer l'entrée au Canada de leurs compartiotes. Plusieurs des Hindous de Vancouver sont très riches et il semble qu'ils fournissent l'aide financière pour obtenir une décision favorable à l'entrée des Hindous sur notre sol.

NORMAN

Le 29 mai au soir, une belle séance dramatique eut lieu à la Torrence's Hall, sous les auspices de l'école séparée. La salle était remplie de monde et le succès a été de premier ordre. Les "Cordone Bleus", pièce comique, et "Train to Mauro", ainsi que les "Compliments de la Normandie", par Mme A. Lemay et Melle Jacques, institutrice, ont été admirablement rendus. Honneur et félicitations aux talents de Norman.

Les Rév. Père Vézina et Boyer, et MM. les abbés Desmarais et Dérome assistaient à cette récréation intellectuelle et remplie de saine morale.

Correspondant.

LES DEBRIS DU BALLON D'ANDREE

Ils sont trouvés dans la forêt de la Sibérie orientale.

Stockholm, Suède, 28.—On vient de découvrir, dns une forêt, à l'est de la Sibérie, les débris du ballon dans lequel, le 11 juillet 1897, le professeur Salamon A. Andrée s'éleva, près de Spitzberg, pour se diriger vers le pôle nord.

Une enquête complète aura lieu sur la prétendue découverte.

L'explorateur Andrée était accompagné de deux savants, et, depuis leur départ, on n'a plus entendu parler d'eux.

Plusieurs fois, et à plusieurs endroits, on a cru retrouver des débris du ballon du professeur Andrée. On a même prétendu avoir retrouvé son cadavre sur les côtes du Labrador; mais on n'a pu jusqu'ici fournir des preuves suffisantes sur le sort des explorateurs.

Andrée croyait que les courants aériens le pousseraient aux régions polaires en une semaine, et qu'il pourrait, après avoir traversé le pôle, atterrir dans l'Amérique du Nord.

On a retrouvé cinq bouées du ballon. La première fut découverte en Norvège, en juin 1899; on trouva attachée à la bouée une note du professeur Andrée. La "bouée du pôle nord" qui devait être jetée après la traversée du pôle, fut retrouvée vide sur l'île du roi Charles en septembre, 1899.

Une troisième bouée, aussi vide, fut trouvée sur la côte ouest d'Islande, en juillet 1900, et un mois plus tard, une autre était retrouvée en Norvège.

En septembre 1912, une bouée, sur laquelle était inscrit "Expédition Andrée, au pôle nord, 1896; bouée No. 10" fut repêchée par le navire norvégien "Iata", qui revenait de Spitzberg.

Plusieurs expéditions ont en vain recherché les hardis explorateurs.

En janvier 1910, des dépêches de Prince Albert, Saskatchewan, disaient que Mgr Pascal déclarait avoir reçu des lettres qui indiquaient que le ballon d'Andrée avait été retrouvé par des Esquimaux près du lac Reindeer, à neuf cents milles au nord de Prince Albert.

LE GEANT DES MERS

Il cause des dommages en prenant la mer.

Montréal, 29.—En quittant son quai à New-York, le plus grand vaisseau qui sillonne aujourd'hui les mers, a causé pour plusieurs milliers de dollars de dommages, par le simple remous provoqué par le jeu de ses hélices. Le "Vaterland" est un énorme monstre flottant; qu'on en juge:

Il est entré dans sa construction 36,000 tonnes d'acier, 1,000 tonnes de cuivre et 6,500 tonnes de bois.

Le vaisseau peut accommoder 4,050 passagers, et son équipage se compose de 1,200 hommes et femmes.

Ses énormes cheminées pourraient permettre la rencontre de deux trains de chemins de fer.

Il file de 25 noeuds.

On calcule qu'il peut consommer 2,000 tonnes de charbon par jour.

Sa longueur est de 958 pieds de quille, et sa largeur de 100 pieds.

Il déplace 60,000 tonnes.

Les "Empress" du Pacifique jaugent 18,000 tonnes; le "Vaterland" a donc une capacité trois fois plus grande. Sa longueur est presque le double de la leur.

Le Champ de Mars, à Montréal, ne pourrait contenir ce Léviathan des mers, attendu qu'il n'a qu'une longueur de 700 pieds.

L'avant du "Vaterland" pourrait être à la rue Saint-Denis et son arrière à la rue Saint-Laurent.

Presque toutes les embarcations de sauvetage sont mues par des moteurs à gazoline.

Il est impossible de calculer ici tout ce qui peut entrer dans les flancs d'un pareil géant, pour un seul voyage transatlantique.

lipes de Boxtel. Enfin, Bxtel avait lancé dans le monde des Linné et des Tournefort une tulipe de son nom. Cette tulipe avait fait son chemin, avait traversé la France, était entrée en Espagne, avait pénétré jusqu'en Portugal, et le roi don Alphonse VI, qui, chassé de Lisbonne, s'était retiré dans l'île de Tercère, où il s'amusait, non pas, comme le grand Condé, à arroser des oeillets, mais à cultiver des tulipes, avait dit: *pas mal* en regardant la susdite Boxtel.

Tout à coup, à la suite de toutes les études auxquelles il s'était livré, la passion de la tulipe ayant envahi Cornélius van Baerle, celui-ci modifia sa maison de Dordrecht, qui, ainsi que nous l'avons dit, était voisine de celle de Boxtel et fit élever d'un étage certain bâtiment de sa cour, lequel, en s'élevant, ôta environ un demi-degré de chaleur et, en échange, rendit un demi-degré de froid au jardin de Boxtel, sans compter qu'il coupa le vent et dérangea tous les calculs et toute l'économie horticole de son voisin.

Après tout, ce n'était rien que ce malheur aux yeux du voisin Boxtel. Van Baerle n'était qu'un peintre, c'est-à-dire une espèce de fou qui essaie de reproduire sur la toile en les défigurant les merveilles de la nature. Le peintre faisait élever son atelier d'un étage pour avoir meilleur jour, c'était son droit. Monsieur van Baerle était peintre comme monsieur Boxtel était fleuriste-tulipier; il voulait du soleil pour ses tableaux, il en prenait un demi-degré aux tulipes de monsieur Boxtel.

La loi était pour monsieur van Baerle. *Bene sit.*

D'ailleurs, Boxtel avait découvert que trop de soleil nuit à la tulipe, et que cette fleur poussait mieux et plus colorée avec le tiède soleil du matin ou du soir qu'avec le brûlant soleil de midi.

Il sut donc presque gré à Cornélius van Baerle de lui avoir bâti gratis un parasoleil.

Peut-être n'était-ce point tout à fait vrai, et ce que disait Boxtel à l'endroit de son voisin van Baerle n'était-il pas l'expression entière de sa pensée. Mais les grandes âmes trouvent dans la philosophie d'étonnantes ressources au milieu des grandes catastrophes.

Mais hélas! que devint-il, cet infortuné Boxtel, quand il vit les vitres de l'étage nouvellement bâti se garnir d'oignons, de caïeux, de tulipes en pleine terre, de tulipes en pot, enfin de tout ce qui concerne la profession d'un monomane tulipier!

Il y avait les paquets d'étiquettes, il y avait les casiers, il y avait les boites à compartiments et les grillages de fer destinés à fermer ses casiers pour y renouveler l'air sans donner accès aux souris, aux charançons, aux loirs, aux mulots et aux rats, curieux amateurs de tulipes à deux mille francs l'oignon.

Boxtel fut fort ébahi lorsqu'il vit tout ce matériel, mais il ne comprenait pas encore l'étendue de son malheur. On savait van Baerle ami de tout ce qui réjouit la vue. Il étudiait à fond la nature pour ses tableaux, finis comme ceux de Gérard Dow, son maitre, et de Miéris, son ami. N'était-il pas possible qu'ayant à peindre l'intérieur d'un tulipier, il eût amassé dans son nouvel atelier tous les accessoires de la décoration!

Cependant, quoique bercé par cette décevante idée, Boxtel ne put résister à l'ardente curiosité qui le dévorait. Le soir venu, il appliqua une échelle contre le mur mitoyen, et regardant chez le voisin Baerle, il se convainquit que la terre d'un énorme carré peuplé naguère de plantes différentes, avait été remuée, disposée en plates-bandes de terreau mêlé de boue de rivière, combinaison essentiellement sympathique aux tulipes, le tout contreforté de bordures de gazon pour empêcher les éboulements. En outre, soleil levant, soleil couchant, ombre ménagée pour tamiser le soleil de midi; de l'eau en abondance et à portée, exposition au sud-sud-ouest, enfin conditions complètes, non seulement de réussite, mais de progrès. Plus de doute, van Baerle était devenu tulipier.

Boxtel se représenta sur-le-champ ce savant homme aux 400,000 florins de capital, aux 10,000 florins de rente, employant ses ressources morales et physiques à la culture des tulipes en grand. Il entrevit son succès dans un vague mais prochain avenir, et conçut, par avance, une telle douleur de ce succès, que ses mains se relâchant, les genoux s'affaissèrent, il roula désespéré en bas de son échelle.

Ainsi, ce n'était pas pour des tulipes en peinture, mais pour des tulipes réelles que van Baerle lui prenait un demi-degré de chaleur. Ainsi, van Baerle allait avoir la plus admirable des expositions solaires, et en outre une vaste chambre où conserver ses oignons et ses caïeux: chambre éclairée, aérée, ventilée, richesse interdite à Boxtel, qui avait été forcé de consacrer à cet usage sa chambre à coucher, et qui, pour ne pas nuire par l'influence des esprits animaux à ses caïeux et à ses tubercules, se résignait à coucher au grenier.

Ainsi porte à porte, mur à mur, Boxtel allait avoir un rival, un émule, un vainqueur peut-être, et ce rival, au lieu d'être quelque jardinier obscur, inconnu, c'était le filleul de maître Corneille de Witt, c'est-à-dire une célébrité!

Boxtel, on le voit, avait l'esprit moins bien fait que Porus, qui se consolait d'avoir été vaincu par Alexandre, justement à cause de la célébrité de son vainqueur.

En effet, qu'arriverait-il si jamais van Baerle trouvait une tulipe nouvelle et la nommait *la Jean de Witt*, après en avoir nommé une *la Corneille!* Ce serait à en étouffer de rage.

Ainsi, dans son envieuse prévoyance, Boxtel, prophète de malheur pour lui-même, devinait ce qui allait arriver.

Aussi Boxtel, cette découverte faite, passa-t-il la plus exécrable nuit qui se puisse imaginer.

VI

La haine d'un tulipier

A partir de ce moment, au lieu d'une préoccupation, Boxtel eut une crainte. Ce qui donne de la vigueur et de la noblesse aux efforts du corps et de l'esprit, la culture d'une idée favorite, Boxtel le perdit en ruminant tout le dommage qu'allait lui causer l'idée du voisin.

Van Baerle, comme on peut le penser, du moment où il eut appliqué à ce point la parfaite intelligence dont la nature l'avait doué, van Baerle réussit à élever les plus belles tulipes.

Mieux que qui que ce soit à Harlem et à Leyde, villes qui offrent les meilleurs terroirs et les plus sains climats, Cornélius réussit à varier les couleurs, à modeler les formes, à multiplier les espèces.

Il était de cette école ingénieuse et naïve qui prit pour devise dès le septième siècle cet aphorisme développé en 1653 par un de ses adeptes:

"C'est offenser Dieu que mépriser les fleurs."

Prémisse dont l'école tulipière, la plus exclusive des écoles, fit en 1653 le syllogisme suivant:

"C'est offenser Dieu que mépriser les fleurs.

"Plus la fleur est belle, plus en la méprisant on offense Dieu.

"La tulipe est la plus belle de toutes les fleurs.

"Donc qui méprise la tulipe offense démesurément Dieu."

Raisonnement à l'aide duquel, on le voit, avec de la mauvaise volonté, les quatre ou cinq mille tulipiers de Hollande, de France et de Portugal, nous ne parlons pas de ceux de Ceylan, de l'Inde et de la Chine, eussent mis l'univers hors la loi, et déclaré schismatiques, hérétiques et dignes de mort plusieurs centaines de millions d'hommes froids pour la tulipe.

Il ne faut point douter que pour une pareille cause Boxtel, quoique ennemi mortel de van Baerle, n'eût marché sous le même drapeau que lui.

Donc van Baerle obtint des succès nombreux et fit parler de lui, si bien que Boxtel disparut à tout jamais de la liste des notables tulipiers de la Hollande, et que la tuliperie de Dordrecht fut représentée par Cornélius van Baerle, le modeste et inoffensif savant.

Ainsi du plus humble rameau la greffe fait jaillir les rejetons les plus fiers, et l'églantier aux quatre pétales incolores commence la rose gigantesque et parfumée. Ainsi les maisons royales ont pris parfois naissance dans la chaumière d'un bûcheron ou dans la cabane d'un pêcheur.

Van Baerle, adonné tout entier à des travaux de semis, de plantation, de récolte, van Baerle, caressé par toute la tuliperie d'Europe, ne soupçonna pas même qu'à ses côtés il y eût un malheureux détrôné dont il était l'usurpateur. Il continua ses expériences, et par conséquent ses victoires, et en deux années couvrit ses plates-bandes de sujets tellement merveilleux que jamais personne, excepté peut-être Shakespeare et Rubens, n'avait tant créé après Dieu.

Aussi, fallait-il, pour prendre une idée d'un damné oublié par Dante, fallait-il voir Boxtel pendant ce temps. Tandis que van Baerle sarclait, amendait, humectait ses plates-bandes, tandis qu'agenouillé sur le talus de gazon, il analysait chaque veine de la tulipe en floraison et méditait les modifications qu'on y pouvait faire, les mariages de couleurs qu'on y pouvait essayer, Boxtel, caché derrière un petit sycomore qu'il avait planté le long du mur, et dont il se faisait un éventail, suivait, l'oeil gonflé, la bouche écumante, chaque pas, chaque geste de son voisin, et quand il croyait le voir joyeux, quand il surprenait un sourire sur ses lèvres, un éclair de bonheur dans ses yeux, alors il leur envoyait tant de malédictions, tant de furieuses menaces, qu'on ne saurait concevoir comment ces souffles empestés d'envie et de colère n'allaient point s'infiltrant dans les tiges des fleurs y porter des principes de décadence et des germes de mort.

Bientôt, tant le mal une fois maitre d'une âme humaine y fait de rapides progrès, bientôt Boxtel ne se contenta plus de voir van Baerle. Il voulut voir aussi ses fleurs, il était artiste au fond, et le chef-d'oeuvre d'un rival lui tenait au coeur.

(*A suivre.*)

Coulé en 14 Minutes

"L'Empress-of-Ireland", de la Canadian Pacific Co., sombre avec 1,367 personnes dans le Saint-Laurent.

PRES DE MILLE VICTIMES

Les survivants, passagers et hommes d'équipage, sont au nombre de 433 seulement

Détails Émouvants sur la Terrible Catastrophe

Québec, 29.—Le vaisseau du Pacifique Canadien, l'Empress of Ireland, est venu en collision à 2.30 heures et l'on rapporte qu'il est coulé. Les stations ici et de Pointe au Père disent ne recevoir aucuns signaux. La nouvelle du désastre a été reçue ici dans un marconigramme envoyé au département de marine et des pêcheries.

L'Empress of Ireland était commandé par le lieutenant Kendall et a laissé le port à 4.20 hrs., hier après-midi pour Liverpool avec 77 passagers de première classe, 206 de seconde et 504 de troisième, une grosse malle et une cargaison générale.

Parmi les nombreux passagers se trouvait une délégation de la Salvation Army qui se rendait à la convention internationale de Londres.

L'Empress of Ireland est parti d'ici, hier après-midi avec plus de 1,200 âmes à son bord. Lorsqu'il est parti, la fanfare de la Salvation Army fit entendre des morceaux de musique religieuse, ce qui donne à cette tragédie un parallèle avec celle du Titanic.

L'Empress avait 570 pieds de long, 65 de large, d'une capacité de 14,500 tonnes, 65,000 chevaux-vapeur. Il pouvait contenir 350 passagers de première classe, 350 de seconde et 1,000 de troisième.

Le capitaine Kendall, qui commandait l'Empress était le capitaine du Montrose, de la même ligne, qui porta un jour le fameux Dr Crippen et Ethel Le Neve.

Québec, 29.—Une dépêche venant de la station télégraphique de la Pointe au Père, annonçait, un peu avant trois heures ce matin que l'Empress of Ireland était venu en collision avec un autre bateau à trente milles de la Pointe au Père, et qu'il coulait.

Les signaux de l'Empress annoncèrent le désastre et les vaisseaux Eureka et Lady Evelyn répondirent et volèrent au secours.

Pointe au Père est resté en communication avec l'Empress durant quelque temps, mais on n'a reçu aucune autre information jusqu'à ce que l'on apprit que l'Empress ne répondait plus à Pointe au Père; ce qui semblait indiquer que l'Empress était coulé.

A 3.30 heures, on n'avait reçu aucune nouvelle définitive venant de Pointe au Père. Les premières nouvelles du désastre vinrent dans un télégramme de la station Marconi de Pointe au Père. Ce télégramme était envoyé à l'agent du département de la marine, qui envoya immédiatement l'Eureka et le Lady Evelyn à son secours.

Le nom du vaisseau avec lequel l'Empress est venu en collision est encore inconnu. L'Empress devait avoir à son bord, y compris le personnel, près de 1,200 âmes.

Le Hannover est un steamer de la ligne North German Lloyd voguant de Rotterdam à Québec et Montréal. Il était commandé par le capitaine Troison et à part de son équipage douze voyageurs de cabines et 1,306 passagers de troisième classe.

Québec, 29.—5.00 a.m.)—On rapporte que c'est le charbonnier Stortstad qui est venu en collision avec l'Empress et non le Hanover.

Québec, 29.—A 3.30 heures la perte de l'Empress a été confirmée dans un message qui annonça pour la première fois que le vaisseau qui est venu en collision avec lui était le Hannover de la ligne North German Lloyd.

Le message reçu venait de la Pointe au Père et était envoyé au service des signaux. Ce message se lit comme suit:

"Aucuns signaux ni de l'Empress ni du Hannover. Les chaloupes de sauvetage, visibles d'ici entourent l'Eureka. Le bateau du gouvernement le Lady Evelyn est maintenant aussi sur la scène et le charbonnier est lui aussi dans la même direction."

Québec, 29.—(5.30 a.m.)—Le dernière dépêche de la Pointe au Père, de 5.15 heures dit que l'Empress est coulé immédiatement après l'accident.

Québec, 29.—(5.45 a.m.)—Le steamer du gouvernement, Eureka, et les chaloupes de sauvetage du même bateau sont à sauver les passagers du malheureux Empress of Ireland et du Stortstad pour les transporter à Rimouski. On rapporte qu'un grand nombre des passagers sont sauvés et que d'autres le seront.

Si l'on compte le nombre que l'on dit sauvé, il y a huit cents pertes de vies. L'Empress a coulé dix minutes après la collision qui s'est produite au milieu d'un épais brouillard.

Québec, 29.—(6 heures a.m.)—Plus de trois cents passagers ont été sauvés, d'après les nouvelles de la dernière heure.

* * *

Montréal, 29.—Un rapport officiel du désastre a été reçu à huit heures par le capitaine Walsh au bureau du C. P. R., ici:

"L'Empress of Ireland a été arrêté au large de Pointe au Père dans le brouillard. Le navire a été frappé au milieu par le charbonnier Storstad. Navire perdu. (Signé), Capitaine Kendall R. N. R.

Montréal, 29.—Un rapport reçu à 10 heures aux bureaux de la compagnie du Pacifique Canadien dit que l'Evelyn et l'Eureka ont ramené à Rimouski 400 survivants et que les autres passagers sont en grand nombre dans les chaloupes et nullement en danger. Les deux bateaux du gouvernement sont immédiatement repartis pour aller recueillir ces survivants. On dit aux bureaux de la compagnie que les premiers rapports sont de beaucoup exagérés. On n'a pas encore les noms des réchappés qui sont à Rimouski.

Québec, 29.—L'Eureka a recueilli 375 passagers qui étaient dans des chaloupes de sauvetage au large de la Pointe au Pere en les a ramenés à Rimouski. Un convoi spécial de l'Intercolonial est parti pour aller chercher les rescapés.

Montréal, 29.—Un rapport de Rimouski, des capitaines de l'Eureka dit que le capitaine Kendall a été trouvé dans la chaloupe de sauvetage. F. E. Hays, l'assistant commissaire du bord, est aussi sauf.

Québec, 29.—Les communica- au large de la Pointe au Père et les autres points du bas du fleuve sont extrêmement difficiles et rendent très ardue la tâche de recueillir des informations exactes sur le désastre. D'après la dernière dépêche reçue, c'est à dix milles environ de la Pointe au Père que la collision s'est produite. Les deux navires étaient alors sous le commandement de leurs officiers respectifs. Le pilote Adélard Bernier, pilote régulier des Empresses avait piloté l'Empress jusqu'à la Pointe au Père et l'avait abandonné. Le Storstad n'avait pas encore pris de pilote, n'étant pas passé à la Pointe au Père.

Le désastre s'est produit vers 2.30 heures. Tous les passagers étaient retirés dans leurs cabines lorsque le choc fut ressenti.

La secousse fut si violente que chacun réalisa qu'il se passait quelque chose de très étrange. Ce fut une course affolée sur le pont où le capitaine et les officiers étaient réunis et s'occupaient déjà, ayant réalisé l'étendue du désastre, de prendre des mesures pour mettre des chaloupes à la mer. Les deux navires étaient encore près l'un de l'autre et si fortement endommagés qu'ils s'engouffraient peu à peu dans l'eau.

Une panique éclata sur l'Empress qui fut réprimée le mieux possible par les officiers. Le capitaine Kendall donna des ordres pour que les passagers prissent place dans les chaloupes qui avaient été mises à la mer. Quatre cents personnes environ purent prendre place dans les embarcations et le sauvetage s'opéra avec assez d'ordre.

Mais le navire que l'eau envahissait toujours disparaissait graduellement et coula à pic avant que tous les naufragés avaient pu chercher refuge dans les chaloupes. On dit que quelques-uns des principaux officiers sont au nombre des victimes.

Le sauvetage sur le Storstad s'opéra plus facilement; l'équipage n'étant que de 48. Tous ont eu le temps de se sauver d'après les informations reçues ici.

L'Intercolonial a pris des mesures pour transporter les rescapés à Québec dès qu'ils arriveront à Rimouski. Trois à quatre cents ont été recueillis par l'Eureka et sont en route pour le quai de Rimouski.

Un convoi les amène à cet endroit et un autre convoi spécial est parti à 6.45 ce matin pour ramener tous ceux qui seront débarqués à Rimouski.

Montréal, 29.—Un message téléphonique reçu à 11.30 heures au bureau du C. P. R. dit que 800 survivants sont actuellement à Rimouski.

Le gérant du service des messages dit que cette nouvelle lui semble exacte.

D'après les derniers renseignements ce midi, renseignements à tous communiqués comme certains, le nombre exact des rescapés est de 327. Les pertes de vie se chiffrent à plus de huit cents. Il y avait en tout 1,200 personnes sur le paquebot. Le Lady Evelyn a été envoyé de nouveau sur les lieux pour faire des recherches et recueillir des cadavres. L'Eureka a ramené à Rimouski 32 personnss et plusieurs cadavres.

Rimouski, 29.—(Dernière heure).—Le nombre des pertes de vies dans le terrible désastre de la Pointe au Père atteindra 1,100 Il y avait en tout au delà de 1,506 passagers sur l'Empress of Ireland et au plus quatre cents ont été sauvés. Le Lady Evelyn a amené à Rimouski 339 survivants et l'Eureka environ une soixantaine Presque tout l'équipage du paquebot a été sauvé, y compris le capitaine Kendall, le premier ingénieur et le médecin du bord. Vingt membres de la délégation de la Salvation Army sur un nombre de 150 qui se rendaient à la convention qui doit avoir lieu en Angleterre, ont été sauvés.

M. Gosselin, avocat de Montréal, a réussi à se sauver seul. Il y avait soixante dix sept passagers de première à bord du paquebot et un très petit nombre ont été sauvés. Les survivants se sont sauvés en vêtements de nuit sans avoir le temps de mettre quelques vêtements. Le spectacle que présentaient les rues de Rimouski à l'arrivée des navires de sauvetage faisait peine à voir. Les malheureux naufragés à peine vêtus se sont procuré des vêtements dans les magasins de Rimouski. Le gérant de la compagnie Booth, d'Ottawa, a aussi été sauvé.

* * *

Rimouski, 31.—Le capitaine Kendall, qui commandait l'Empress of Ireland, au moment du naufrage, déclare qu'il vit venir le Storstad et fit tout son possible pour éviter la collision. Au capitaine et aux officiers du Storstad incombe l'obligation d'expliquer comment il se fait qu'ils n'ont pas évité la collision.

L'Empress of Ireland en voyant venir le brouillard fit à toute vitesse machine en arrière. Puis le navire arrêta. Tout le temps le Storstad répondit aux signaux faits. Voyant le Storstad à une longueur de bateau, le capitaine Kendall lui cria à travers le mégaphone de faire machine arrière à toute vitesse. Presque au même moment la collision se produisait. Le capitaine Kendall cria alors à l'autre navire de ne pas reculer afin de boucher la voie d'eau de l'Empress mais il n'en fit rien et l'Empress se mit à enfoncer rapidement. C'est en vain qu'on tenta de le diriger à la côte pour l'échouer. Il sombra trop rapidement.

Montréal, 31.—Le capitaine Anderson, du Storstad, donne sa version de l'accident. Il déclare que son navire a fait tout son devoir, qu'on ne peut le rendre responsable du naufrage, que ses marins ont tout fait pour secourir les passagers de l'Empress et que son navire ne s'est pas retiré de la blessure faite à l'Empress of Ireland.

Montréal, 31.—La compagnie du Pacifique Canadien a fait saisir le Storstad dès son arrivée ici. Elle réclame $2,000,000 de dommages par suite du naufrage de l'Empress of Ireland.

Québec, 31.—Le Lady Grey est arrivé ici avec 179 cadavres. C'est la scène la plus touchante qu'on puisse imaginer. L'identification

(A suivre sur la page 8)

LES GRANDS DESASTRES MARITIMES

1866—Jan. 11—Le navire London se rendant à Melbourne, Australie, périt dans la baie de Biscaye—220 morts.

1866—Oct. 3—Le navire Evening Star périt à la Nouvelle-Orléans—200 morts.

1867—Oct. 29—Le navire Rhone et Wye et 50 autres petits navires sont jetés à la côte par un ouragan à Saint-Thomas, aux Indes Occidentales—1,000 morts.

1870—Le City of Boston quitte New-York avec 117 passagers. On n'en eut jamais la moindre nouvelle.

1871—Juillet 30—Le bateau passeur Westfield explose dans le port de New-York—100 morts.

1873—Nov. 23—L'Atlantic de la ligne White Star périt au large de la Nouvelle-Ecosse—547 morts.

1873—Dec. 22—Le North Fleet, navire anglais, sombre dans une collision au large de Dungess.—300 morts.

1873—Nov. 23—Un navire français, Ville du Havre, faisant le service du Havre à New-York, frappe le Loch Ern et sombre en 16 minutes—100 morts.

1874—Déc. 26—Un navire d'immigrants, le Cospatrick, prend feu au large de Auckland et sombre rapidement—476 morts.

1875—Mai 7—Le Schiller, navire allemand, périt dans un brouillard près des Iles Sicile—200 morts.

1875—Nov. 4—Le navire américain Pacific sombre dans une collision à trente milles au sud-ouest de Cape Flattery—236 morts.

1877—Nov. 24—La corvette américaine Huron sombre en vue des côtes de la Caroline Nord—110 morts.

1878—Jan. 31—Le Metropolis fait naufrage sur les côtes de la Caroline Nord—104 morts.

1878—Mars 24—L'Urydice, navire-école de la marine anglaise, sombre près de l'Ile de Wight—300 morts.

1878—Sept. 8—Le Princess Alice frappe un autre paquebot dans le Thames et périt—700 morts.

1878—Dec. 18—Le Byzantine, navire français, vient en collision dans les Dardanelles avec le Rinaldo, navire anglais et sombre rapidement—210 morts.

1879—Déc. 2—Le Borusi coula à pic sur la côte espagnole—174 morts.

1880—Jan. 31—Le navire-école Atlanta, de la marine de guerre anglaise, quitte les Bermudes avec 290 hommes. On n'eut jamais de ses nouvelles.

1881—Août 30—Le Teuton fait naufrage au Cap de Bonne Espérance—200 morts.

1883—Juillet 3—Le Dalphine capote dans le Clyde—124 morts.

1884—Juillet 18—Le City of Columbus, navire américain, périt au large de Cay Head Light, Mass.—99 morts.

1884—Avril 19—Le Bark Pomena et le State of Florida viennent en collision en plein océan et sombrent tous deux—145 morts.

1884—Juillet 23—Le Guyon, navire espagnol, et le Lux, navire britannique, se frappent au large du Finistère et coulent tous deux—150 morts.

1887—Jan. 29—Le Kapunda frappe la barque Ada Melore, au large de la côte brésilienne—300 morts.

1887—Nov. 15—Le Wah Young, navire anglais, prend feu entre Canton et Hong Kong—300 morts.

1888—Sept. 13—Le Sud Aaméricain, navire italien, frappe La France, paquebot français, près des Iles Canaries—89 morts.

1889—Mars 16—Les navires de guerre américains Trenton, Bendali et Mipsic et les navires allemands Adler et Eber font naufrage aux Iles Samoa—147 morts.

1890—Jan. 2—Le Persia périt en vue de la Corse—130 morts.

1890—Le Duburg périt dans la mer de Chine—400 morts.

1890—Mars 1—Le Quetta fait naufrage dans les détroits de Torrès—124 morts.

1890—Sept. 19—La frégate turque Ertogrul, périt au Japon—540 morts.

1890—Déc. 27—Le navire anglais Shang Hai périt par le feu dans la mer de Chine—101 morts.

1891—Mars 17—L'Utopia, un transport, frappe le navire anglais Amson, au large de Gibraltar—574 morts.

1912—Avril 15—Le Titanic frappe une banquise de glace et sombre en quelques heures—1,595 morts.

1913—Oct. 10—Le Volturno prend feu en plein océan—131 morts.

1914—Jan. 31—Le Munroe, de la Ligne Dominion, frappe le Nantucket—41 morts.

LE NAUFRAGE DE L'EMPRESS

(Suite de la page 7)

des cadavres se fait très lentement sous la direction du coroner Jolicoeur. A peu près quatre vingts cadavres ont déjà été reconnus. Presque tous ont été immédiatement expédiés à leurs parents.

Montréal, 31.—Il est encore impossible de dire le nombre de ceux qui ont échappé au désastre. Selon les calculs du Pacifique, le nombre des victimes serait à l'heure actuelle de 969.

* * *

Rimouski, 30.—En arrivant sur le lieu de la catastrophe les côtres du gouvernement "Eureka" et "Lady Evelyn" ont trouvé neuf embarcations du navire naufragé, toutes pleines de monde. Un grand nombre de ces survivants étaient blessés.

Il faisait encore nuit. Des épaves de toutes sortes couvraient le fleuve.

Le "Storstad", gravement avarié, était encore là, recueillant les survivants qu'il trouvait.

Tous ceux qu'on a recueillis s'accordent à dire que le paquebot a coulé avant que la plupart des passagers aient pu se rendre compte de ce qui se passait.

L'eau qui s'engouffrait dans la chambre des machines provoqua une explosion et un certain nombre de passagers sautèrent à ce moment par-dessus bord.

Ernest Hayes, assistant commissaire, a raconté qu'il avait sauté du pont supérieur dans un canot. Ce canot parcourut pendant quelque temps la scène du naufrage et découvrit le capitaine Kendall accroché à une pièce de bois. Le capitaine avait sauté à l'eau au moment où son navire allait disparaître.

M. W. Davis, de Montréal, l'un des rares survivants qui soient capables de faire un récit clair de la catastrophe dit que ni lui ni sa femme n'avaient été éveillés par le choc, mais bien par le bruit que fit l'eau en pénétrant dans leur cabine.

M. Davis aida sa femme à gagner le premier pont, puis le pont supérieur où ils ne parvinrent qu'en rampant et en s'accrochant partout où ils pouvaient car il leur était impossible de se tenir debout tant le navire était incliné.

Quand ils arrivèrent sur le pont, ils se rendirent mieux compte que le bâtiment coulait avec rapidité. Bientôt l'eau recouvrit tout. Mme Davis fut arrachée des bras de son mari et quelques instants après tous deux se retrouvèrent dans les flots accrochés à la même pièce de bois. Quand on les recueillit Mme Davis était sur le point de perdre connaissance.

M. J. W. Longley, de Canford, Colombie britannique, s'assit tranquillement sur le pont et attendit que le navire coulât. Il eut soin de retenir sa respiration, revint à la surface et eut la chance de se trouver à proximité d'une embarcation. Il fut recueilli par "l'Eureka".

La plupart des passagers de première classe ont péri. Parmi eux se trouvent sir Henry Seton-Karr, un avocat anglais bien connu, M. Laurence Irving et sa femme.

Cent quarante membres de l'armée du Salut étaient à bord; vingt seulement ont été sauvés. Ils se rendaient à la conférence internationale de Londres.

Le spectacle du débarquement des survivants était navrant; la plupart étaient à peine vêtus et beaucoup devaient être portés. Une femme avait la jambe et l'épaule fracturées et un homme avait les deux jambes brisées.

M. O'Hara et sa petite fille Hélène ont été sauvés mais jusqu'ici on n'a reçu aucune nouvelle de Mme O'Hara: il est probable qu'elle aura péri dans la catastrophe.

"Quand la collision se produisit, dit un jeune Anglais, le choc fut terrible. Je sautai de mon lit, me vêtis d'un peignoir et allai réveiller deux de mes amis, leur disant que le navire devait couler. Je montai ensuite sur le pont et voulus redescendre pour voir si mes amis avaient quitté leur cabine, mais je me trompai de pont. Le paquebot coulait rapidement; je saisis une corde et me laissai glisser dans un canot de sauvetage. Je n'ai pas revu mes malheureux amis. Je crains qu'ils ne soient noyés".

M. L. E. Gosselin, un avocat bien réputé de Montréal, est parmi les survivants. Il réussit à se sauver en s'accrochant à un radeau.

Très peu de femmes et d'enfants ont été sauvés. Une femme vêtue d'un simple gilet sauta par-dessus bord et nagea jusqu'à ce qu'elle fût recueillie par le "Lady Evelyn"". Elle était dans un tel état d'épuisement qu'elle mourut quelques instants après avoir été sortie de l'eau. Son identité n'a pas encore été établie.

"L'Empress of Ireland" coula comme une masse de plomb: les passagers qui réussirent à sortir de leurs cabines éprouvaient beaucoup de difficultés à se tenir debout sur le pont, tellement le navire donnait de la bande. Beaucoup se jetèrent à l'eau et se noyèrent, d'autres furent recueillis par des bateaux de sauvetage. L'énorme déchirure faite dans le flanc du paquebot fait supposer que beaucoup de passagers ont dû être surpris dans leurs couchettes. Parmi ceux d'entre eux qui avaient réussi à sortir de leurs cabines beaucoup se blessèrent si grièvement en voulant se diriger vers les bateaux de sauvetage ou en se jetant aveuglément à l'eau que vingt-deux moururent quelques instants après avoir été recueillis.

D'autres qui poussaient de faibles gémissements et qui étaient sur le point de mourir ont été débarqués ici tandis que les habitants apportaient en grande quantité des médicaments de toutes sortes. Un train spécial est parti cet après-midi pour Québec et Montréal avec un grand nombre de survivants. Le côtre "Lady Evelyn a fait connaître par la télégraphie sans fil qu'il avait recueilli 17 corps à 3 heures de l'après-midi.

* * *

Québec, 30.—Les survivants ont raconté plusieurs versions du terrible désastre de l'Empress, l'un des plus sinistres enregistrés dans les annales de la navigation du Saint-Laurent, une tragédie qui éclipse sur plusieurs côtés celle du Titanic.

Dans le cas du Titanic, ceux qui sont morts ont eu le temps de se préparer à la mort, mais dans le cas de l'Empress les victimes semblent avoir eu très peu de temps à leur disposition pour prier ou réfléchir un peu, car la plupart de ceux qui ont péri semblent avoir été pris pris comme des rats dans une ratière. Dans plusieurs cas, la mort est arrivée sans qu'ils en aient eu connaissance.

Le Lady Evelyn arrivera aujourd'hui avec 250 cadavres et on se prépare à faire une démonstration sur les quais. On rapporte que la liste des morts est maintenant de 1,032.

D'après les différents rapports, il semble que le vaisseau ait coulé immédiatement après qu'il eut été frappé. Le pont devint aussitôt à angle droit avec l'eau. A cause de cela plusieurs passagers se tinrent sur son côté.

Le capitaine Kendall était sur le pont lorsque la collision arriva. Lorsque le vaisseau sombra, il fut lancé à la mer et recueilli un peu plus tard par une chaloupe de sauvetage. L'officier en chef Steed aurait été tué par une chaloupe qui lui est tombée sur le dos.

Une petite fillette, Melle O'Hara, nagea jusqu'à ce qu'elle fut recueillie par une chaloupe et il en fut ainsi de Melle Thompson, de la Nouvelle Zélande.

Mme Greenway, une épouse d'une semaine, fut séparée de son époux et crut l'avoir perdu, mais tous deux se rencontrèrent à Rimouski.

Montréal, 30.—Après une journée d'anxiété, les citoyens de Montréal ont appris hier soir que le désastre donnait une perte de 1,032 vies, tels sont les chiffres reconnues par le C. P. R. Le nombre des rescapés est de 355. Les chiffres officiels donnés par le C. P. R. hier soir sont les suivants:

Passagers de première classe sauvés, 18; passagers de 2ème et 3ème sauvés, 131; équipage sauvé, 206. Total, 355.

Nombres des passagers portés par l'Empresse: Première classe, 87; deuxième classe, 153; troisième classe 715; équipage, 432. Total, 1,387.

Des milliers de personnes hier soir sont entrées chez eux, le coeur gonflé après une journée d'axiété. Les terribles nouvelles s'étaient répandues comme une traîné de poudre par tout le pays et les bulletins des journaux n'ont cessé durant toute la pournée d'ajouter de nouveaux détails; une foule compacte se pressait continuellement autour des bureaux du C. P. R. Les employés au bureau du C. P. R. ont eu beaucoup d'ouvrage pour répondre à tous ceux qui leur demandaient des nouvelles.

Il y a eu une anxiété fiévreuse chez le peuple, spécialement chez ceux qui avaient des parents ou des amis sur le vaisseau du C. P. R. qui a publié une liste à 10.30 heures hier soir disant que le nombre des pertes de vies s'élevait à 1,032 et les rescapés à 355.

Québec, 30.—M. Thomas Smart de Toronto, fut le dernier homme qui parla au capitaine Kendall. Il dit qu'il ne se sentait pas bien et qu'il était demeuré sur le pont. Voyant venir le brouillard, le capitaine dit: "On ne sait jamais la durée d'un brouillard dans cette partie du fleuve".

Lorsque le vaisseau fut frappé, Smart raconte qu'il regarda sur le pont et qu'il vit le capitaine donnant des ordres. Il ordonna d'enfoncer toutes les portes et de faire sortir tout le monde en n'oubliant pas que les femmes et les enfants devaient passer les premiers. Il se tint jusqu'à la dernière minute sur le pont et lorsqu'il vit sombrer le vaisseau, il implora le ciel en disant:

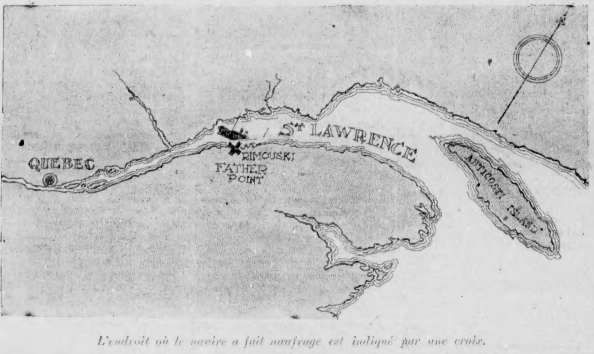
"Ciel aidez-nous, puisque nous ne pouvons pas nous aider nous-mêmes".

Le bateau en sombrant le lança à la mer.

Québec, 30.—Une armée d'ambulances fournies par les villes de Québec et de Lévis et le service militaire attendait à Lévis le train venant de Rimouski, portant les passagers qui avaient été sauvés. Il arriva à huit heures et tous les survivants furent transportés sur un bateau qui avait été attaché à un quai spécial afin de faciliter le transport sur le côté de Québec.

La plupart de ces passagers n'étaient vêtus que très légèrement et furent transportés au Château Frontenac où une équipe de médecins les attendait.

Québec, 30.—Lawrence Irving, le fameux acteur, s'est noyé en voulant sauver sa femme qui était dans la cabine. Ils coulèrent tous deux avec le bateau.



L'endroit où le navire a fait naufrage est indiqué par une croix.

ST-BONIFACE

L'Union Nationale Française de l'Ouest invite tous les Français et leurs amis canadiens-français, Métis et Belges à assister au Concert Boucane qui sera donné dans sa salle de club, 27 rue Dumoulin, Saint-Boniface, samedi soir 6 juin, à huit heures précises.

* * *

M. Albert Dayen partira bientôt pour un voyage de six mois en France.

* * *

M. Charles Guillet, au Manitoba depuis quelques mois, est retourné à Montréal.

* * *

On nous communique la note suivante:

"Les membres de l'Union Jeanne d'Arc tiennent à protester publiquement contre certaines calomnies répandues contre l'Union et mettent le public en garde contre toute nouvelle tentation de ce genre. L'Union Jeanne d'Arc, et en particulier le groupe de Saint-Boniface et de Winnipeg, n'a jamais montré plus d'entrain et de dévouement à la cause commune qu'en ce moment."

* * *

Il a été décidé définitivement que la soirée de l'Union Jeanne d'Arc aura lieu le 19 juin, dans la salle du collège de Saint-Boniface. Comme on en peut juger, le programme est des plus attrayant:

Ouverture—Marche Lorraine, *Louis Ganne*—Orchestre de l'U. J. A.

Comédie—La Salle de Police, *A. Mars*—Cercle dramatique de l'U. J. A.

Intermède musical—Poète et Paysan, *Suppé*—Orchestre de l'U. J. A.

Chant—M. E. Martel.

Comédie—Son excellence (en 3 actes), *Leroy-Villars*—Parle cercle dramatique de l'U. J. A., 1er Acte.

Vilon, solo—Adoration, *Borowsky*—M. R. Martel.

Comédie—Son Excellence, 2me Acte.

Valse—Solitude—Orchestre de l'U. J. A.

Comédie—Son Excellence, 3me Acte.

Potpouri—La Belle France, *Laurendeau.*

La Marseillaise, O Canada! Dieu Sauve le Roi.

Orchestre sous la direction de M. R. Gens.

* * *

M. René Brun, photographe, est décédé, hier, à l'hôpital de Saint-Boniface, après une courte maladie. Il était âgé de 34 ans.

* * *

Le conseil a voté une somme de $500 pour aider à l'érection d'un observatoire sur le toit du collège.

* * *

Les travaux de démolissement, préliminaires à la construction d'une section centrale au coût de $300,000 à l'hôpital de Saint-Boniface, avancent rapidement. Ils sont faits par la compagnie J.-H. Tremblay. Une cinquantaine d'hommes y sont employés.

* * *

MM. les abbés D'Amours, rédacteur en chef de l'*Action Sociale*, Brosseau, secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et Collin, de Saint-Jean, Québec, étaient de passage ici dimanche, en route pour les congrès de Prince Albert et d'Edmonton.

* * *

Nos amis belges auront bientôt leur église et formeront une paroisse. Ils ont déjà choisi le site de leur église, sur les bords de la Seine.

* * *

Le sermon, à la grand'messe de dimanche, a été donné par le R. P. Winnen.

* * *

Le sergent-major Bilodeau, instructeur de la 36e batterie, est maintenant arrivé.

* * *

Le Collège de Saint-Boniface a célbré par une intéressante séance littéraire, scientifique et musicale, le centenaire de la Restauration de l'Ordre des Jésuites.

* * *

Le docteur Lachance est revenu d'un voyage de dix jours dans l'Est. Il a aussi été au Congrès pour l'embellissement des villes tenu à Toronto.

* * *

SEPULTURES

20 mai. Lidia Ratté, fille de Narcisse Ratté, âgée de six mois.

29 mai. Désiré Fiset, âgé de soixante-douze ans et huit mois.

29 mai. Béatrice Nuytten, fille de Jules Nuytten, âgée de 12 jours.

29 mai. Anne-Marie Beaucage, fille de Jacques Beaucage, âgée de seize mois.

* * *

BAPTEMES

30 mai. Charles-René, fils de Rémi Van Neste et de Elisa Narisse. Parrain, René Van Neste; marraine, Rosalie Van Turnhout.

31 mai. Sulma-Georgiana, fille de Henri LeCollier et de Emilie Van de Kendelaere. Parrain, Camille Duyvejonck; marraine, Marie Evraert.

Joseph-Clovis-Napoléon-Paul, fils de Napoléon Taillefer et de Georgina DesGagné. Parrain, Clovis DesGagné; marraine, Diana Désilets.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

CÉLÉBRATION DE LA FETE NATIONALE

La Section Provinciale de la Société Saint-Jean-Baptiste, sous l'inspiration de Sa Grandeur Mgr Langevin, a choisi la paroisse de Saint-Jean-Baptiste pour célébrer notre fête nationale cette année, et tenir son Congrès Annuel.

Ce choix fait grand honneur à notre paroisse. Cette décision n'ayant été prise que dernièrement, le programme n'a pas encore été arrêté définitivement.

Voici en quoi il consistera dans ses grandes lignes: Excursion de Winnipeg à Saint-Jean-Baptiste, Messe en plein air, Discours, Jeux et Travaux du Congrès.

La fête aura lieu le 1er juillet. Le congrès durera deux jours, les 1 et 2 juillet. Principales questions qui seront le sujet du Congrès: La Colonisation; les Caisses Populaires et le Monument LaVérendrye.

La paroisse Saint-Jean-Baptiste ayant l'honneur d'avoir fondé la première Caisse Populaire Desjardins dans l'Ouest, et les C. P. devant être un des principaux sujets traités au Congrès par M. le Commandeur Alphonse Desjardins lui-même, le fondateur de ces institutions, c'est une délicate attention de Mgr l'Archevêque qui a suggéré le nom de notre paroisse pour la tenue de ce Congrès.

Sa Grandeur assistera au Congrès, et nous attendons de même Mgr P. Charlebois, Vicaire Apostolique du Keewatin, et plusieurs autres représentants de la Hiérarchie.

Les Sociétés locales de chaque paroisse du Manitoba sont instamment priées d'envoyer des délégués au Congrès.

Plusieurs questions et suggestions très importantes se rattachant au sujet de la Colonisation seront étudiées. Nous verrons s'y dessiner le rôle pratique qu'est appelé à jouer notre Société Saint-Jean-Baptiste, pour la Colonisation.

Unissons tous nos efforts pour faire de ce Congrès un travail sérieux et pratique.

Communiqué.

" L'Empress of Ireland "

